



HAL
open science

Témoignage, représentation et mémoire : la réutilisation d'un espace totalitaire en lieu de mémoire

Goulven Jaffrès

► **To cite this version:**

Goulven Jaffrès. Témoignage, représentation et mémoire : la réutilisation d'un espace totalitaire en lieu de mémoire. Architecture, aménagement de l'espace. 2011. dumas-01808317

HAL Id: dumas-01808317

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01808317>

Submitted on 5 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Témoignage, représentation et mémoire

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Témoignage, représentation et mémoire

La réutilisation d'un espace totalitaire en lieu de mémoire

Goulven JAFFRÈS

L'empreinte des camps

Mémoire sous la direction de Pierre FAUCHER et Jean LÉVÈQUE

DE 4 - *Projections Architecturales* - UE 84

Année 2009 - 2011

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

11 Introduction

13 Avant-propos

15 I. Auschwitz, présentation générale

15 1. Toponymie

17 2. Situation géographique

20 2.1. Auschwitz : un conflit

24 2.2. Birkenau : un environnement banal

26 2.3. Monowitz : une absence de traces?

30 3. Auschwitz par rapport à l'Histoire

30 3.1. Oświęcim, une ville historiquement juive

31 3.2. L'extermination à grande échelle

31 3.2.1. Auschwitz I : un centre décisionnel nazi et l'expérimentation du système d'extermination

34 3.2.2. Auschwitz II : la mise en place de l'extermination rationalisée et à grande échelle

39 3.2.3. Auschwitz III : terrains d'entente et divergences entre l'industrie allemande et le pouvoir nazi

41 4. Conclusion

45 II. Le témoignage et la Shoah

46 1. Des informations partielles. Un monde sans mot et sans image?

47 2. Les témoins

48 2.1. Les rescapés

48 2.1.1. Les rescapés : le regard des détenus dans un système concentrationnaire

50 2.1.2. Les rescapés : un point de vue partiel

51 2.2. L'espace comme témoin

51 2.2.1. L'espace comme témoin : de la destruction de preuves matérielles à la création de lieux de mémoire

52 2.2.2. L'espace comme témoin : la matérialité et l'immatérialité du camp de concentration

56 2.2.3. L'espace comme témoin : un lieu de mémoire contradictoire et un instrument du politique

61 2.3. Les images : entre simplicité de la monade et complexité du montage

64	3. L'impensable, l'indicible et «l'irreprésentable»
66	3.1. Comment nommer un tel évènement?
68	3.2. L'étude historique et la causalité
70	3.3. L'image-montage
72	3.3.1. L'image-montage : deux exemples cinématographiques
75	4. Conclusion

77 **III. Du lieu de mémoire au monument**

78	1. De la dimension collective à la mémoire-simili
78	1.1. La mémoire par rapport à l'histoire
79	1.2. Le procès «EICHMANN», vers une mémoire collective
80	1.3. Le «devoir de mémoire», une mémoire immobile?
83	1.4. La mémoire-simili
86	1.5. Auschwitz : la symbolique et lieu de mémoire
88	2. Un monument non-intentionnel, où la dimension historique prédomine
88	2.1. Le camp, un monument non-intentionnel
89	2.2. Auschwitz, une valeur historique prédominante
91	2.3. La ruine entre valeur d'ancienneté et valeur historique
92	2.4. Les mémoriaux, monuments intentionnels
93	2.5. Préserver ou reconstruire : un conflit
94	3. Conclusion

97 **IV. Conclusion**

102 **Bibliographie**



ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

* INTRODUCTION

Les trois camps principaux d'Auschwitz fonctionnaient comme un ensemble pendant la Seconde Guerre Mondiale. Lieux d'expérimentation de l'extermination, d'industrialisation de la mort à grande échelle et de soumission des détenus à l'industrie allemande, leurs fonctionnements propres répondaient à des logiques différentes.

Dès 1946, à l'initiative du gouvernement polonais, un musée fut ouvert sur les sites d'Auschwitz et Birkenau : Auschwitz comme musée d'État installé dans le bâti non détruit, Birkenau comme image de la destruction des preuves de la Shoah. Monowitz fut, lui, réinvesti dans l'après-guerre par les habitants chassés lors de la construction du camp.

Cette réutilisation de l'espace en lieu d'exposition et de mémoire servait une volonté politique influencée par le communisme, mais mutait le lieu d'extermination en lieu témoin. Se substituait à la logique nazie, un instrument servant un autre état totalitaire : «*où l'antifasciste -un antifasciste abstrait- est identifié aux bienfaits du socialisme*¹». Paradoxalement, le camp de Monowitz, délaissé par l'État, est celui où la majorité des traces ont disparu.

1 - SZUREK Jean-Charles, *Pologne : la mémoire retrouvée*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 72.

La différence du traitement et de réutilisation de ces espaces met en évidence une contradiction et nous amène à nous demander : **dans quelle mesure le témoignage renforce-t-il l'identité d'un lieu de mémoire?**

Dans la première partie, l'étude des camps de concentration essaiera de mettre en évidence leurs empreintes au travers de leurs émergences et de leurs devenir, au travers d'étude des typologies architecturales, de l'environnement, de l'histoire,... Par ailleurs, l'évolution historique de cet ensemble de trois camps témoigne d'une recherche par les nazis de rationalisation et d'industrialisation de l'extermination à grande échelle.

Ensuite, la seconde partie concerne la question du témoignage et de la représentation quant à la Shoah. Du fait de la volonté d'éradiquer toutes traces des preuves de l'extermination naît une interrogation. Comment penser un tel phénomène lorsque la majorité des témoins ont été exterminés et les chambres à gaz détruites?

Face à ce manque, les camps d'Auschwitz (en tant que lieu muséal et de mémoire) mettent en exergue une confrontation entre l'empreinte des camps et des témoignages autres (photographies, documents officiels, films,...).

Enfin, dans un troisième temps, la question du lieu de mémoire sera abordée. Aussi bien au travers du prisme de la mémoire partagée, sa dimension collective que par l'étude du lieu en tant que monument. La transformation d'un camp en lieu de mémoire et d'exposition réutilise son empreinte mais le remodèle par ailleurs. La mémoire comme le monument soulève des questionnements de notre regard contemporain sur des faits passés.

* AVANT-PROPOS

La visite des camps d'Auschwitz m'a profondément marqué par sa divergence avec les images habituelles de la culture populaire. À nous, qui n'avons pas vécu cette période, le mot «camp» est souvent associé à la Shoah et les formes commémoratives sont très présentes depuis la seconde moitié du $xx^{\text{ème}}$ siècle. Par son caractère inédit, sa dimension contemporaine est toujours vive. Une telle étude permet de se pencher sur des faits obscurs du siècle dernier mais renvoie à des contextes actuels.

Étant étudiant à Cracovie, mon séjour m'a permis de comprendre les dimensions d'absence et de manque créées par la Shoah. La société polonaise vit entre amnésie, choix politiques contestables et travail de mémoire. D'où émergent de nombreuses contradictions. Le site d'Auschwitz s'est alors imposé comme un lieu d'étude par la relative proximité et par le caractère symbolique du camp. La complexité et les antagonismes du territoire en font un lieu riche de sens.

À partir de l'étude du territoire et de l'espace des camps, nous explorerons les notions de témoignage, de représentation et de monument. Le choix de cette approche est apparu par le contexte même du site Auschwitz : lieu de mémoire fortement symbolique, en conflit avec une exploitation regrettable. Au delà de la simple étude sur les camps, ce travail permet d'aborder des questionnements sur les relations du monde contemporain et de son identité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

* I. AUSCHWITZ, PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Carrefour d'échanges et de migrations, le territoire autour des différents camps est complexe géographiquement et historiquement. Il résulte de logiques urbaines différentes qui se sont constituées par «couches» successives. Le peuplement n'a pas été homogène mais fut le produit de mouvements migratoires consécutifs.

* 1. Toponymie

Ce qu'on appelle «Auschwitz» n'est pas seulement le camp original, celui situé à la sortie de la petite ville polonaise d'Oświęcim, distante d'environ 60 kilomètres à l'Ouest de Cracovie (Kraków). L'appellation désigne tout un ensemble de 39 camps de concentration, d'extermination et de travail forcé, situés dans un territoire d'un rayon de 100 kilomètres autour d'Oświęcim. Cependant, la plupart des écrits nomment par «Auschwitz», trois camps principaux, créés sur le territoire de communes distinctes mais voisines : Oświęcim (*Auschwitz*, en allemand), Brzezinka (*Birkenau*) et Dwory (*Monowitz*).

Certains documents désignent les différents camps par le nom allemand de la commune où ils se situent. D'autres sources choisissent

une manière numérique qui se réfère à l'ordre historique de création des camps : «Auschwitz I, II et III».

-«Auschwitz I» (*Auschwitz*) est créé en mai 1940, il s'agit du camp «souche» situé à Oświęcim.

-«Auschwitz II» (*Birkenau*), fin 1941, est le plus grand camp existant (en taille) sous le Troisième Reich.

-«Auschwitz III» (*Monowitz*), octobre 1942, est camp de travail, à proximité des usines *IG Farben* de Dwory.

Auschwitz et Birkenau sont des camps à la fois de concentration, d'extermination et de travail forcé, mais à des échelles différentes. Le statut de Monowitz est plus complexe et sera développé plus longuement. Le devenir de l'après-guerre quant aux questions de traces, de mémoire, d'espace,... a été décisif dans le choix de ces trois camps. De manière à aborder le mémoire de façon précise, l'étude porte uniquement sur cet ensemble. Par manque de références concernant les nombreux «souscamps» de la région, je pense qu'il était plus pertinent de travailler sur des lieux riches en documentation. Auschwitz, Birkenau et Monowitz répondent à des logiques différentes mais forment un ensemble cohérent, d'où l'étude de plusieurs camps.

Nous désignerons, dans ce mémoire, les camps par leur nom allemand -tel que les nazis les appelaient- car ces attributions réfèrent directement au vocabulaire de l'univers concentrationnaire. Même si historiquement, le nom «Auschwitz» a été retrouvé dans divers ouvrages allemands de géographie et d'histoire. La connotation actuelle rappelle les événements de la Seconde Guerre Mondiale. À l'inverse, les noms des bourgades seront en polonais, tels qu'ils furent et sont encore utilisés par les habitants.

1—HOŁUBOWSKA Aurelia, *Oświęcim and its vicinity*, Cracovie, Wydawnictwo Bezdroża, 2004, p 30.

* 2. Situation géographique

Les camps d'Auschwitz se situent au Sud de la route reliant Kraków à Katowice dans une région marécageuse de Haute-Silésie (*Śląsk*), avant le commencement des montagnes Tatras. Au cours du xx^{ème} siècle, l'industrie se développa de manière si intense dans les environs qu'elle fut un foyer majeur d'activités industrielles en Europe.

A l'inverse d'Oświęcim, petite ville de campagne, Dwory et Brzezinka sont des villages de quelques centaines d'habitants. Aujourd'hui, ils dépendent administrativement d'Oświęcim. L'organisation du territoire est une sorte de «patchwork» de zones d'activités de natures différentes : centre historique, zones industrielles, zones tertiaires, logements sociaux communistes, zones résidentielles, anciens villages, cultures, zones boisées,... Ces différentes façons d'occuper le sol sont délimitées par des axes très «dessinés» : le canal, la rivière, les axes routiers et ferroviaires.

Le centre d'Oświęcim (*Stare Miasto*) a été construit au Moyen-Âge selon le modèle des villes commerçantes allemandes (place centrale carrée entourées de parcelles en lanière ayant une logique de façade), typologie récurrente en Pologne. Bon nombre d'édifices ont été rebâti au cours du temps. Outre les formes parcellaires, cohabitent différentes périodes architecturales.

De nos jours, ostensiblement les traces de culture juive sont assez rares ; bien qu'une synagogue ait été réhabilitée dans la vieille ville, adjacente à un centre culturel juif. Symbole important mais peu visible, l'ancien cimetière juif (datant d'avant guerre mais détruit par les nazis) a été rénové au cours de la seconde moitié du xx^{ème} siècle. Par ailleurs, les centres culturels ou catholiques présentent parfois des thèmes autour de la Shoah. Aujourd'hui, des fouilles archéologiques tentent de retrouver les traces de cette culture «enfouie»¹.

1 – voir chapitre «3.1. Oświęcim, une ville historiquement juive».

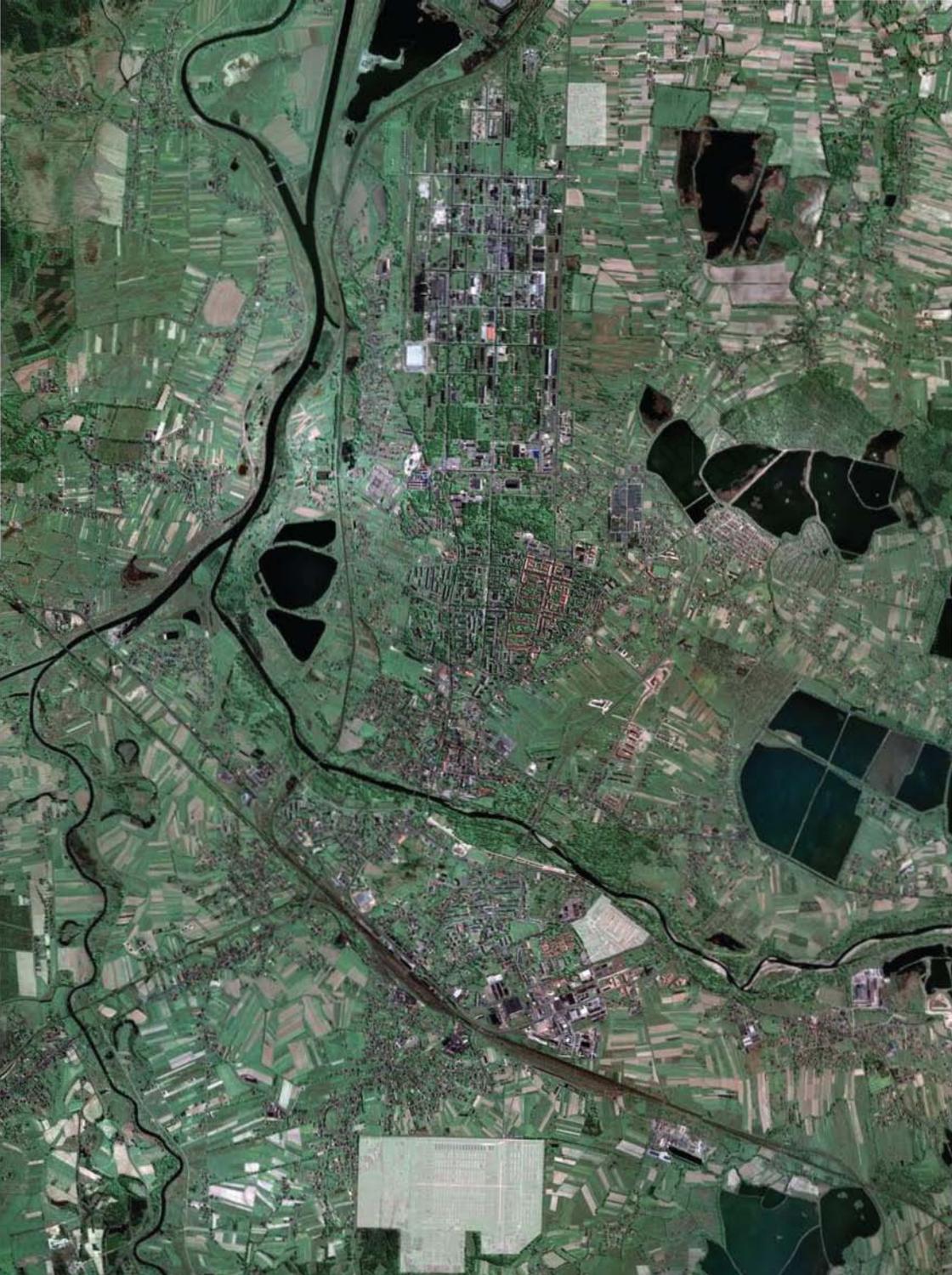
En plus d'une étude géographique et urbaine basée sur la cartographie et la visite sur le terrain, j'ai pensé qu'il était pertinent d'étudier différents documents proposés à Oświęcim. L'idée qui se dégage du guide touristique publié à l'initiative de la ville¹ est de conjuguer un passé lourd de sens avec les activités actuelles de la ville. À l'image de cette annonce assez stéréotypée des guides touristiques : «*Oświęcim n'est pas seulement une ville martyre mais aussi un centre historique vieux de plusieurs siècles qui a des perspectives d'avenir*²». La mention des camps n'est pas omniprésente et souvent présentée dans une logique touristique puisque Auschwitz I est renommé «*Musée de la ville d'Oświęcim*» (ancienne appellation toujours utilisée, remplacée en 1999 par «*Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau*»).

De manière plus exagérée, une série de prospectus publicitaires (hôtels, restaurants, activités diverses,...) prise à l'office de tourisme d'Oświęcim ne mentionnent presque pas la présence des camps (Birkenau est parfois oublié ou coupé sur les cartes et Monowitz en est complètement absent) sauf dans un but commercial et insiste lourdement sur le folklore, les paysages de la région, ...

Même si ce sont des documents dont le but n'est pas forcément lié à l'Histoire, ils sont révélateurs de l'image qu'ils veulent donner de la ville. Par exemple, le fait de remplacer le nom Auschwitz I par l'appellation «*Musée de la ville d'Oświęcim*» (qui est le nom officiel donné par la mairie d'Oświęcim) aseptise et falsifie le sens du lieu.

1—HOŁUBOWSKA Aurelia, *Oświęcim and its vicinity*, Cracovie, Wydawnictwo Bezdroża, 2004, p 16.

2—HOŁUBOWSKA Aurelia, *Oświęcim and its vicinity*, Cracovie, Wydawnictwo Bezdroża, 2004, p 78.
«*Oświęcim is not only a place of martyrdom, but also a town the history of which is many-centuries old and has the promising prospects for the future.*»



* 2.1. Auschwitz : un conflit

Le camp se situe à environ deux kilomètres au Sud-Ouest du centre d'Oświęcim. La trame urbaine, principalement orthogonale, est caractéristique de la rationalité des zones industrielles. L'implantation du camp quant à elle, est alignée le long de l'axe routier principal de cette zone industrielle et suit le cours de la rivière Soła.

L'environnement du camp semble être à la confluence de plusieurs logiques urbaines.

L'Ouest est occupé par une zone industrielle et tertiaire (industries légères, zones de dépôt de matériel, magasins pour professionnels,...), où certaines entreprises sont abandonnées. Cet espace est délimité par une voie ferrée à l'Ouest et au Nord. Se greffent dans cette trame de nouvelles activités liées au tourisme qui sont générées par Auschwitz I. En face du musée se trouvent : hôtels, restaurants, petit centre commercial, office du tourisme, parking,... Ce qui génère une profusion de panneaux publicitaires.

Au Sud-Est s'écoule la Soła, dont les rives ne sont pas aménagées pour les piétons. Il s'agit plutôt d'un espace naturel boisé.

Au Nord-Est, une zone militaire de l'armée polonaise est constituée d'une caserne et d'un lieu d'entraînement. Ce lieu est interdit au public. L'implantation de l'armée à côté d'un lieu symbolique et historique comme Auschwitz est fort de sens. Cependant, la caserne n'est pas vraiment visible depuis le musée.

La perception de l'environnement est fortement conditionnée par la manière d'arriver et de se déplacer «dans» et «autour» du camp. En effet, plusieurs manières d'entrer sont possibles pour rejoindre le bâtiment d'accueil. Cependant la plupart des visiteurs n'utilisent qu'un seul moyen d'accès (celui du parking), venant en cars touristiques ou en voitures.



Carte aérienne d'Auschwitz
www.googlemap.com
0 250 m



Zone commerciale en face de l'entrée d'Auschwitz
Goulven JAFFRÈS

La toponymie de certaines rues autour d'Auschwitz I évoque des personnalités polonaises disparues dans les camps d'Auschwitz (par exemple, Stefan JARACZ, réalisateur de films), bien que cela ne soit pas exclusif. Certaines rues sont au nom de personnages historiques, de villes,... A l'inverse, les routes autour de Birkenau et Monowitz ne font pas référence à la Seconde Guerre Mondiale ou à la Shoah.

Cet environnement est troublant au regard de l'organisation de l'espace, de la présence des signes dans cet espace et des connotations culturelles renvoyées.

D'une part, il n'apparaît pas avoir eu lieu de réflexion sur la gestion de l'espace. S'y confrontent lieux de travail, lieux marchands et lieux de mémoire. Les restaurants et hôtels se sont implantés selon une logique marchande, c'est à dire en face de l'entrée du parking, bien en vue. Le passage d'une zone industrielle et tertiaire -qui malgré tout, reste en activité- à un camp d'extermination est radical (bien que cette forme urbaine témoigne historiquement).

D'autre part, la multiplicité des panneaux publicitaires provoque une confusion dans la lecture de l'espace. Les panneaux qui indiquent la direction et l'entrée du musée sont parasités par la proximité de publicités aux caractères plus excentriques et aux couleurs bien plus vives.

Enfin, comme la plupart des lieux très touristiques, l'environnement est clairement marqué par un mélange d'influences internationales (ce qui n'est pas anodin pour une petite ville polonaise) : se côtoient pizzerias, kebabs, fast-food...



Entrée d'Auschwitz
Goulven JAFFÈS



Ancienne voie ferrée à proximité du camp
Goulven JAFFÈS



Ceinture du camp
Goulven JAFFÈS

* 2.2. Birkenau : un environnement banal

Auschwitz II se situe à la sortie Sud-Ouest du village de Brzezinka, aligné le long de la route de sortie du village. Le camp est bordé à l'Ouest par une petite rivière et un bois. Au Sud et à l'Est, se forme une ceinture de terre agricole avec un parcellaire en bande. Le début du film d'Alain Resnais nous rappelle cette banalité du paysage : «*Même un paysage tranquille, même une prairie avec des vols de corbeaux, des moissons et des feux d'herbes. Même une route où passe des voitures, des paysans, des couples. Même un village pour vacances avec une foire et un clocher peuvent conduire tout simplement à un camp de concentration*¹». L'implantation dans le territoire donne l'impression d'une incrustation d'un élément extrêmement rationalisé dans un environnement organisé de façon traditionnelle. Par ailleurs, la taille du camp est impressionnante en tant qu'expérience physique (170 hectares).

L'ancien emplacement de «*Mexico*» empiétait sur la sortie actuelle du village : extension du camp détruite aujourd'hui et jamais achevée pendant le conflit mondial.

D'un point de vue aérien, la proximité entre le village et le camp est flagrante. Cependant, si l'on explore les environs à pied, les premières constructions nous semblent très lointaines et hors du champ visuel (maintenues à distance par la forêt et les champs).

Entre 1940 et 1941, les habitants des villages entourant les trois camps ont été déplacés afin d'éviter tout contact avec les détenus, permettre l'extension des Lagers ultérieurement, et d'installer des «colons» allemands. Environ 10 000 personnes ont été déplacées de sept villages et d'Oświęcim.

En face de l'angle Nord-Est, en dehors du camps, l'ancienne Kommandantur a été reconvertie en 1982 en église chrétienne. Sans vouloir opposer les religions, il est assez surprenant de voir que l'ancien

1- RESNAIS Alain, *Nuit et Brouillard*, France, 1955.



Carte aérienne de Birkenau
www.googlemap.com
0 500 m



Camp de Birkenau
Goulven JAFFÈS

commandement militaire nazi est devenu un lieu de culte, qui, de plus est catholique. Le tout étant situé en face d'un ancien camp où la majorité des victimes furent juives. D'après Jean-Charles Szurek, «*[au]début des années 1980, l'Eglise, dans son long combat contre le pouvoir communiste, est parvenue à pénétrer ces derniers bastions de légitimation du régime...¹*», notamment les musées des camps de concentration. Ces lieux de mémoire ont été conçus dans l'après-guerre dans deux buts : d'une part dénoncer l'horreur des camps, et d'autre part, rendre crédible le socialisme comme étant l'idéologie opposée au nazisme. «*[Ils] devaient constituer l'aboutissement du 'Plus jamais ça!'²*»

* 2.3. Monowitz : une absence de traces?

Ce camp se trouve à trois kilomètres à l'Est d'Oświęcim, le long de la route qui mène à l'ancien complexe industriel des usines *IG Farben* (actuellement une industrie de produit chimique (*sic*) nommée *Synthos S.A.*). Cette zone industrielle est composée d'îlots orthogonaux d'environ 250 par 125 mètres. Au Nord-Est, la ligne de chemin de fer longe la rivière de la Vistule. La zone industrielle est très étendue et desservie par des lignes ferroviaires et des liaisons fluviales, atout dans le transport de marchandises et matériaux.

Alors que l'industrie au Nord reste aujourd'hui en activité, l'environnement est majoritairement rural. Il ne reste que peu de traces du camp aujourd'hui. Nous nous retrouvons face un petit village, typique de la campagne polonaise, fait de maisons de l'après-guerre de pauvre facture. Ces maisons individuelles occupent des parcelles en lanière. Dans les jardins, il est possible de voir des scènes de vie banales : voitures garées devant le garage, parcelles potagères, enfants jouant, meubles de jardin,... Mais si en apparence, il est difficile d'imaginer qu'un camp ait pu un jour exister, toutes les traces

1 & 2 - SZUREK Jean-Charles, *Pologne : la mémoire retrouvée*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 72-73.



«Entrée» de Birkenau
Goulven JAFFÈS



Birkenau
Goulven JAFFÈS



Environnement de Birkenau
Goulven JAFFÈS



Mexico
Goulven JAFFÈS

n'ont pas totalement disparu. Il est possible de voir au détour d'un chemin, un ancien poste de garde SS en béton armé, de petite taille. Mais encore, les anciens montants en béton des clôtures électriques ont été réutilisés pour délimiter la zone industrielle.

Cette transformation d'un lieu chargé d'une histoire aussi forte qu'horrible semble étrange, voir inadéquate, à première vue. Cependant, il faut comprendre que la décision de l'implantation d'un camp à proximité et au service de l'industrie nazie s'est faite au détriment des habitants de Monowice. Non seulement, la population polonaise des petites villes environnantes (particulièrement celle de Dwory) est déplacée, mais la construction du camp, pour des motifs pragmatiques, s'est faite sur l'emplacement d'un village. Environ 1200 habitants sont chassés en 1942.

À la fin de la guerre, alors que le complexe industriel est démantelé et envoyé en Sibérie, les habitants reviennent sur le site et réinvestissent les lieux. Depuis, Monowitz semble être «mis à l'écart» par rapport aux deux autres camps : Auschwitz et Birkenau. Les informations sont moindres, même si un des livres parmi les plus connus du grand public parle de ce lieu (*Si c'est un homme*, Primo Levi). La ville comme les circuits touristiques ne mentionnent que rarement sa présence et son importance. Ont été établis à l'après guerre trois mémoriaux assez discrets : une plaque et deux sculptures (dont une est à l'initiative des habitants du village déplacés).



Carte aérienne de Monowitz
www.googlemap.com
0 500 m



Seul bâti encore présent à Monowitz
Goulven JAFFÈS

* 3. Auschwitz par rapport à l'Histoire

* 3.1. Oswiecim, une ville historiquement juive

Oświęcim est une ville créée au milieu du Moyen-Âge. Après avoir été désertée, elle est rachetée au xv^{ème} siècle par le roi KAZIMIERZ IV JAGIELLOŃCZYK. Les Juifs sont ensuite invités par les rois polonais successifs à s'installer dans cette région dépeuplée. Au xv^{ème}, ils constituent déjà la majorité de la population.

Cette coexistence ne s'est pas faite sans tension. Le 28 Juillet 1563, le roi polonais ZYGMUNT II AUGUSTUS garantit aux bourgeois de la ville l'expulsion des juifs hors d'Oświęcim. Ces derniers durent vendre leur maison et ne pouvaient désormais plus en acheter à l'intérieur de la bourgade¹. Cependant, de l'application de cette loi discriminatoire jusqu'au milieu du xx^{ème} siècle, les deux communautés ne semblent pas vivre en conflit majeur ou dans une logique de ségrégation (du moins d'après les faits historiques). Des signes de rapprochement soudent les habitants, notamment la création d'espaces religieux juifs au sein de la ville. En 1914, la population compte 10 126 personnes dont 5 358 d'origine juive.

À la fin de septembre 1939, quelques semaines après le début de la guerre, les allemands incendient la Grande Synagogue : signe précurseur des intentions nazies. Le 18 février 1941, les nazis décident de déporter tous les Juifs d'Oświęcim. Cette décision prend acte le 3 et 4 mars de la même année. Ils sont conduits dans les ghettos juifs de Chrzanów, Będzin et Sosnowiec...avant leur retour aux camps de concentration d'Auschwitz².

1 – HOŁUBOWSKA Aurelia, *Oświęcim and its vicinity*, Cracovie, Wydawnictwo Bezdroża, 2004, p 16.

2 – LANZMANN Claude, *Shoah*, France, 1985, 42³⁰.

* 3.2. L'extermination à grande échelle

La construction et l'organisation des trois différents camps montrent la progressive rationalisation de l'extermination et son lien étroit à la notion d'industrie. Le processus de mort à Auschwitz a été «affiné» de manière empirique, mais ne doit pas être considéré comme un glissement progressif vers un degré d'horreur «supérieur». L'horreur est présente dès les premières années de fonctionnement d'Auschwitz I. Comme le rappelle Giorgio Agamben, le statut du camp est «*un bout de territoire qui est placé en dehors du système juridique normal*» donc relève de «l'état d'exception lui-même¹».

* 3.2.1. Auschwitz I : un centre décisionnel nazi et l'expérimentation du système d'extermination

À Oświęcim, de vieilles casernes de l'armée polonaise ainsi que l'ancienne usine du Monopole des Tabacs Polonais furent reconverties en 1940 en un camp, qui deviendra le «camp principal» (*Stammlager Auschwitz*). Cet adjectif «principal» ne vient pas de la superficie du camp ni de sa capacité (bien plus importante à Birkenau) : 20 000 à 25 000 hommes internés. Il faut voir cette *importance* du point de vue nazi. Y étaient concentrés la plupart de leurs bâtiments et centres décisionnels : maison du commandant, Kommandantur, administration, Gestapo, hôpital, blanchisserie et dortoirs SS.

Cette importance peut être illustrée par le «tribunal à procédure sommaire de la Gestapo» ou *Polizeistandgericht* qui s'y déroulait une à deux fois par mois. Le tribunal de procédure sommaire de Katowice tenait sa séance au sein même du camp, «*les sentences pouvant y être exécutées sans délai*²». Ce tribunal concernait principalement des détenus polonais de droit commun ou des hommes déjà internés à Auschwitz. Il s'agissait bien évidemment d'une mise en

1 – AGAMBEN Giorgio, *Moyen sans fins - Notes sur la politique*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1995, p 50.

2 – BROAD Perry, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz, p 27.

AUSCHWITZ I - AUSCHWITZ

■
A
B

- Tour de guet
 - Porte principale : Arbeit macht frei
 - Bâtiment d'enregistrement des nouveaux prisonniers
-

C
D
E

- Cuisine (jusqu'à 1940)
 - Cuisine (à partir de 1941)
 - Blanchisserie
-

F
G
H
I

- Stockage de Zyklon B
 - Stockage des vêtements et objets confisqués
 - Stockage et vérification des vêtements et uniformes
 - Réservoir d'eau en cas d'incendie
-

J
K
L
M
N
O
P
Q
R

- Bureau du commandant
 - Gestapo
 - Administration du camp
 - Administration «du travail des prisonniers»
 - Office principale des gardes et bureau du gestionnaire du camp
 - Place d'appel
 - Ateliers et apprentis des SS
 - Infirmerie SS
 - Garage SS
-

S
T
U
V
W
X

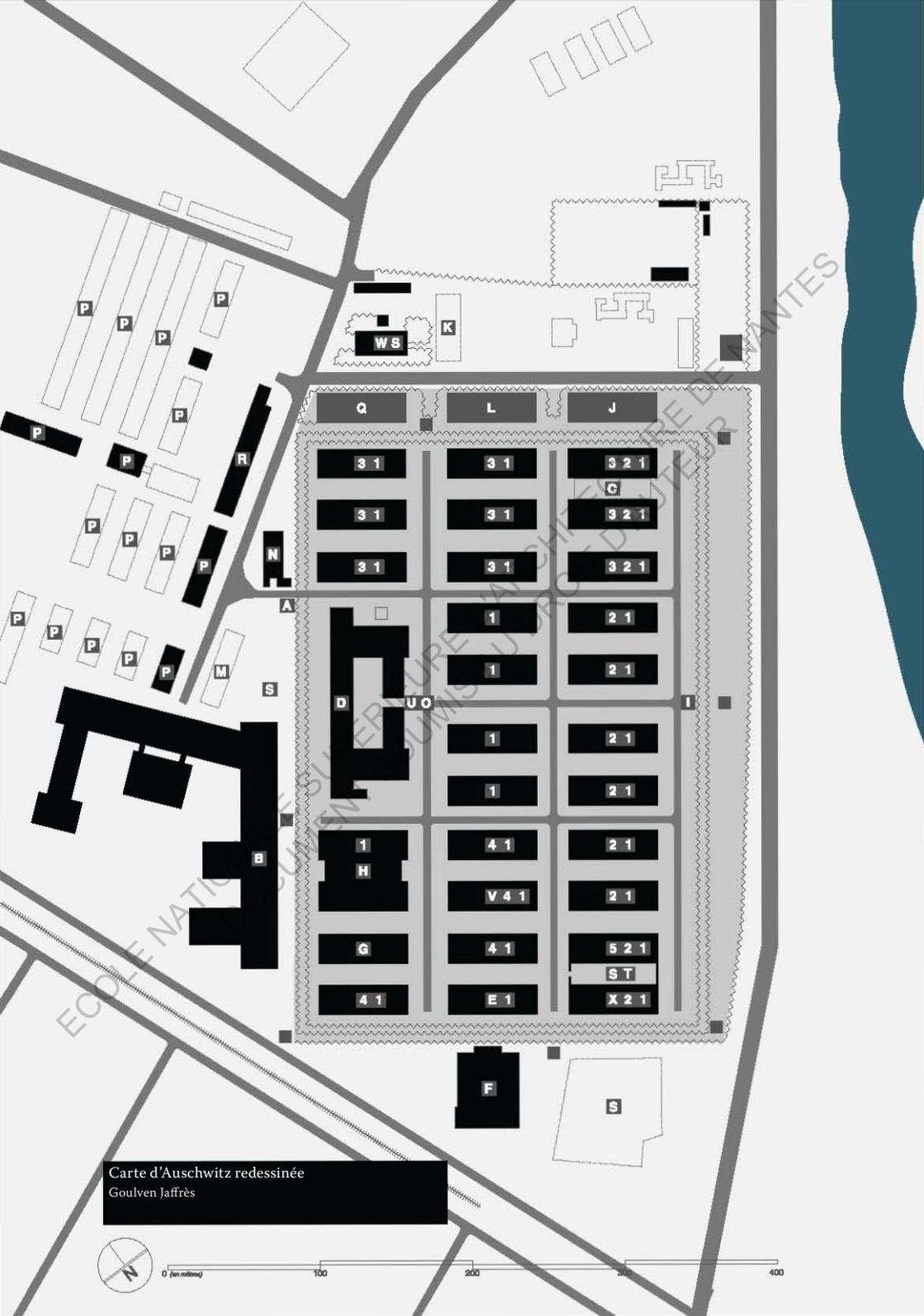
- Lieu d'exécution (fusillés)
 - Mur d'exécution
 - Lieu d'exécution (pendus)
 - Lieu d'exécution (injection létale)
 - Chambre à gaz et crématorium
 - Prison principale du camp (Block de la Mort)
-

1
2
3
4
5

- Block des hommes
 - Block utilisés temporairement pour les femmes
 - Block utilisés temporairement pour les prisonniers de guerre russes
 - Infirmerie et block d'expérimentations médicales
 - Block d'expérimentations de stérilisation sur les femmes juives
-

■
□

- Préservé
 - Aucune trace
-



Carte d'Auschwitz redessinée
Goulven Jaffrès



0 (en mètres) 100 200 300 400

scène où les sentences furent arbitraires et, dans la majorité des cas, capitales. Mais il est intéressant de noter un glissement entre l'administration judiciaire, carcérale et les exécutions létales. L'organisation judiciaire du camp est fondée sur le principe «d'état exception» permanent. «*Le camp est l'espace qui s'ouvre quand l'état d'exception commence à devenir la règle*¹».

Le premier complexe crématoire/chambre à gaz d'Auschwitz (reconverti ensuite en abris anti-aériens) se trouvait en dehors de l'enceinte du camp, et servait avant la guerre comme lieu de stockage de munitions. Les nazis voulaient dissimuler toutes traces du processus d'extermination. Le crématoire était camouflé aux yeux des témoins incommodes qui travaillaient là. En effet, les murs étaient recouverts sur les côtés de remblai, où l'herbe et la végétation poussaient. Cependant, les odeurs s'évacuant de la cheminée et du conduit d'aération se propageaient à plusieurs kilomètres à la ronde. «*La destination de ce monticule d'apparence innocente devenait alors claire à chacun*²». Après l'établissement de deux chambres à gaz improvisées à Birkenau, les nazis n'utilisèrent plus ce complexe.

* 3.2.2. Auschwitz II : la mise en place de l'extermination rationalisée et à grande échelle

En 1941-1942, on créa le camp auxiliaire de Birkenau. Eloigné de cinq à six kilomètres du camp principal, il contenait environ 20 000 femmes et 50 000 à 60 000 hommes. Outre, l'important changement d'échelle concernant la capacité, les nazis rationalisèrent le fonctionnement du camp. Celui-ci se divise en trois «secteurs de construction» (*Bauabschnitte*). Le secteur qui fut le premier construit (*Bauabschnitte I*) était celui des femmes. Le secteur 2 se subdivisait en six camps à destinations diverses. Par exemple, l'un de ces sous-camps était pour les malades, un autre pour les Tziganes,

1 – AGAMEN Giorgio, *Moyen sans fins - Notes sur la politique*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1995, p 49.

2 – BROAD Perry, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz, p 38.

ou encore, le camp de quarantaine pour les arrivants...

Le secteur 3 (*Mexico*) était encore en construction quand, le 17 janvier 1945, les SS en débâcle durent quitter précipitamment Auschwitz. Dans une partie des baraquements déjà terminés, étaient installés un atelier de tissage ainsi que des «dortoirs» pour détenus.

Le prémisses du processus d'extermination à grande échelle fut l'exhumation et l'incinération des prisonniers russes de 1941-1942. Les milliers de russes internés dans le camp souffraient et mourraient du manque de nourriture. Nombre d'entre eux étaient entre la vie et la mort. Et les sources documentaires témoignent de situations horribles. Face à cela, l'administration du camp décida de fusiller les derniers milliers de prisonniers soviétiques dans un bosquet près de Birkenau. Ils furent enterrés en plusieurs rangées dans d'énormes fosses communes longues de 30 à 60 mètres, profondes de 4 mètres et de 4 mètres de largeur. *«Le problème russe fut ainsi résolu à la pleine satisfaction du camp¹»*.

Cependant, avec la divulgation en août 1941 d'une partie des charniers de Katyń, la responsabilité du régime nazi est mise en cause. Même si le parti allemand exploite cette révélation pour servir l'idéologie nazie, les milliers de corps enterrés à proximité du camp sont compromettants. D'autre part, l'eau des étangs et rivières environnants est empoisonnée. Et par jour de grande chaleur, une «décantation puante» des cadavres ressort à la surface de la terre.

On ordonna alors à des prisonniers d'exhumer et de brûler les corps. Témoin symptomatique de l'effacement des traces de l'extermination, : *«les détenus assignés au commando spécial étaient logés au camp de Birkenau dans des blocs qui étaient séparés par une palissade des autres baraquements²»*.

La plupart des sources s'accordent à dater le premier essai d'extermination au Zyklon B, le 3 septembre 1941. Un officier du camp

1 - BROAD PERRY, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz, p 55.

2 - Ibid., p 57.

AUSCHWITZ II - BIRKENAU

■
A
C
L
M
N
O

- Tours de guet
- Porte principale et maison des gardes
- «Voie de garage» pour les trains et «aire de déchargement» des déportés
- Douches : *Zentralsauna*
- Station d'épuration
- Grand fossé de drainage : *Königsgraben*
- Chambres de SS : *Blockführerstuden*

D1
D2
EII
EIII
EIV
EV

- Site de la première chambre à gaz temporaire : *Bunker 1*
- Site de la seconde chambre à gaz temporaire : *Bunker 2*
- Ruines de la chambre à gaz et du crématorium II
- Ruines de la chambre à gaz et du crématorium III
- Restes de la chambre à gaz et du crématorium IV
- Ruines de la chambre à gaz et du crématorium V

F
G
H
I

- Sites de bûchers extérieurs
- Champs où furent déposées les cendres provenant de bûchers extérieurs
- Étang rempli de cendres
- Fosse commune des prisonniers de guerre soviétiques

J
K

- Site de la révolte des prisonniers juifs du *Sonderkommando*
- Site de la révolte et de l'évasion des prisonniers polonais de droit commun (*Strafkompanie*)

BI
BIa
BIb
BII
BIla
BIlb
BIlc
BIld
BIle
BIlf
BIlg
BIll

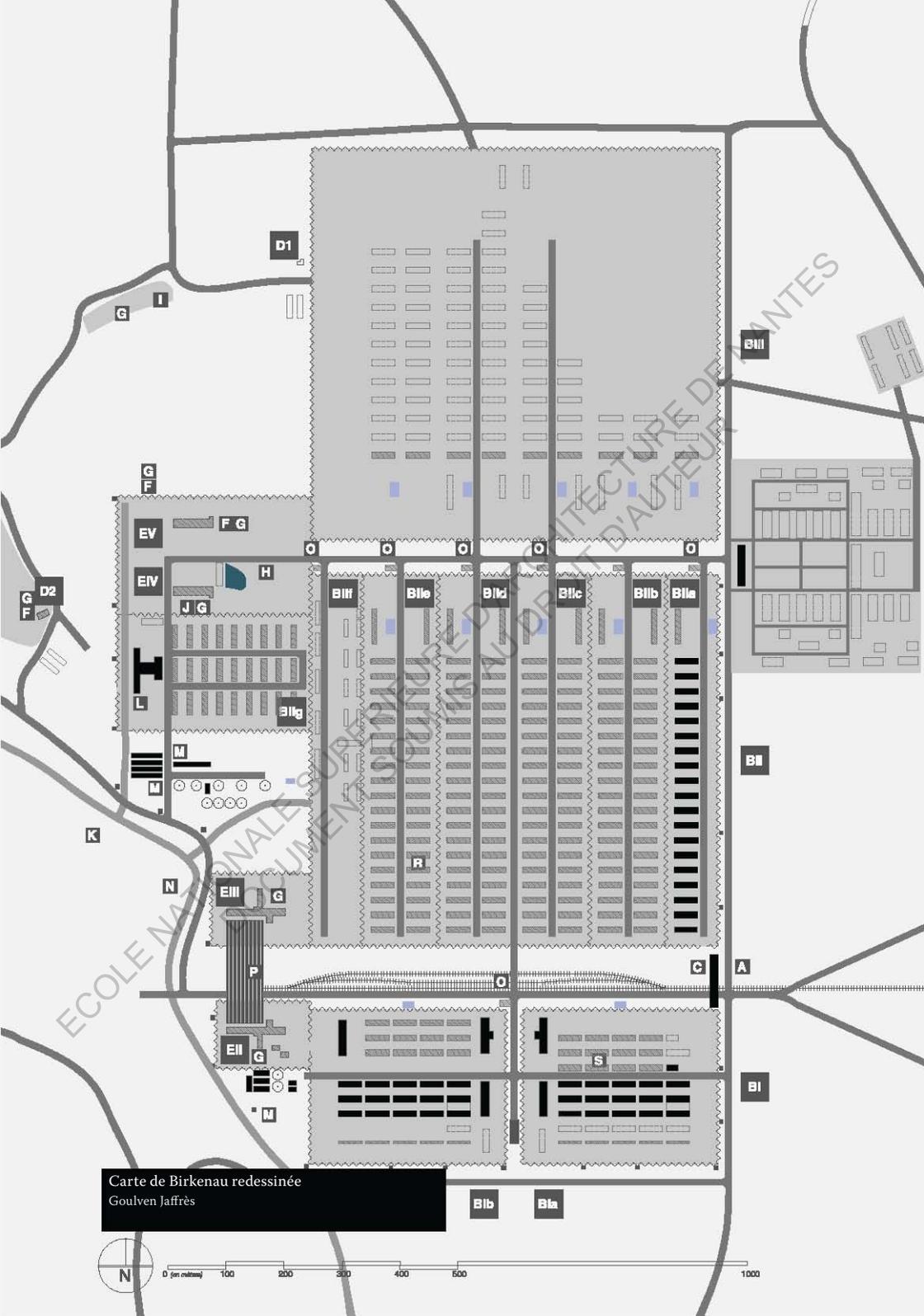
- **Secteur I de Birkenau**
- Camp des femmes (Juives et non-Juives) de différents pays
- D'abord un camp d'hommes (Juifs et non-Juif) de différents pays; à partir de 1943, un camp de femmes
- **Secteur II de Birkenau**
- Section de quarantaine pour homme (Juifs et non-Juif)
- Camp des familles du ghetto de Theresienstadt
- Camp de transit de juifs, principalement de Hongrie
- Camp pour hommes (Juifs et non-Juif) de différents pays
- Camp pour familles Tziganes
- Camp pour malades et infirmerie
- *Canada II* : entrepôt de stockage de biens pris aux déportés
- **Secteur III de Birkenau : Mexico. Extension du camp jamais achevée.**

P
R
S

- Monument international aux victimes Juives
- Mémorial aux Tziganes morts à Auschwitz
- Mémorial aux Français morts à Auschwitz

■
■
■

- Préservé
- Traces restantes
- Aucune trace



Carte de Birkenau redessinée
Goulven Jaffrès



0 100 200 300 400 500 1000
m (en mètres)

choisit six SS «de confiance» pour s'assurer du bon déroulement de l'organisation. Ces six hommes faisaient parti du corps noir des SS (*Schwarze SS-Schutzstaffel*). D'après Pery Broad, exceptés les gradés et les membres du *Sonderkommando*, au début de l'opération de gazage, seuls ces soldats connaissaient en détail la procédure complète d'extermination au sein du camp. Même si certains civils et prisonniers pouvaient parfois se douter ou assister à des scènes d'horreur. «*Probablement les autorités SS compétentes ne se rendaient pas compte que les habitants d'un hameau voisin, [...] étaient souvent témoins des scènes atroces qui se passaient dans la nuit*».

Avant la construction des chambres à gaz fonctionnant selon un mode industriel, fut installées dans deux anciennes maisons de paysans polonais (nommées *Bunker I* et *Bunker II*), deux chambres à gaz temporaires plutôt artisanales. Tristement aussi appelées la maisonnette rouge et la maisonnette blanche, elles étaient situées dans la proximité du bois de Birkenau. Outre leur aspect banal, quelques détails révélaient leur étrangeté : «*portes [...] calfatées de caoutchouc et munies de fermetures à vis*», «*fosses recouvertes de claies*», «*plusieurs vastes baraquements écuries, pareils à ceux qui au camp de Birkenau servaient de logis au détenus*».

Cette forme d'extermination ne s'était pas encore mutée dans sa forme la plus aboutie. Les actuels panneaux informatifs de Birkenau expliquent que les convois de juifs et prisonniers descendaient parfois à la gare d'Oświęcim, sinon à la Judenrampe située en dehors de l'enceinte du camp de l'été 1942 jusqu'en mai 1944. Par ailleurs, l'élimination des corps s'effectuait encore par d'énormes bûchers, ce qui éveillait les soupçons dans la région.

C'est pourquoi HIMMLER prit en main la situation afin de limiter les fuites. Des complexes de grande échelle couplant des chambres à gaz et des crématoires furent créés, l'organisation de l'espace et des

1 - D'autres exemples existent concernant des ouvriers polonais travaillant au camp à la construction d'un nouveau grand crématoire, des cheminots, des policiers,...

2 - BROAD Pery, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz, p 68.

tâches affinées. «On hâtait par tous les moyens disponibles la construction de quatre nouveaux crématoires à Birkenau, dont deux devaient être équipés de chambres à gaz souterraines. [...] Dans toutes ces usines de mort, une vaste salle était prévue où les «déportés» devaient se déshabiller¹». La mécanique industrielle se mit en place et chaque élément du processus devait alors être contrôlé. Même les gardes SS sentaient l'emprise de cette machine. «L'atmosphère devint encore plus lourde lorsqu'on annonça le blocage du camp pour presque toute l'année sous prétexte du danger de propagation des épidémies, [...] blocus du camp signifiant dans ce cas une révocation des permissions et des permis pour les SS²».

C'est au printemps 1944 que l'activité du camp devint la plus importante, notamment avec la déportation massive de juifs hongrois. Dans les derniers mois de la guerre, l'extermination fut extrêmement intense (chaque jour, environ 10 000 déportés en moyenne). La *Judenrampe* avait été déplacée dans l'enceinte même du camp à proximité des fours crématoires. Ils fonctionnaient en «flux tendu». Lorsqu'un crématoire était inutilisable, les nazis avaient recours à des bûchers afin de maintenir le rythme et gérer la capacité du camp.

* 3.2.3. Auschwitz III : terrains d'entente et divergences entre l'industrie allemande et le pouvoir nazi

À l'Est d'Oświęcim, en 1941, la société allemande *IG Farben* décide la construction d'une usine de production de *buna* (caoutchouc) et d'essence synthétique. Cette entreprise est par ailleurs tristement célèbre pour ses relations étroites avec le régime nazi, leur fournissant du gaz *Zyklon B*. Pour la construction de l'usine, les SS du *stammlager* «louent» les détenus à l'entreprise et assurent la surveillance du chantier.

1 – BROAD PERRY, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz, p 80.

2 – Ibid., p 78.

En octobre 1942, un complexe qui comprend plusieurs camps (camp principal de Monowitz et sous-camps) et l'usine est construite. Il prend alors le nom d'Auschwitz III et reçoit des détenus d'autres camps qui sont exploités et forcés à travailler dans les diverses entreprises du secteur. De Monowitz en tant que «souscamp de plus grande importance», dépendent environ quarante camps extérieurs, groupant au total 25 000 détenus.

Monowitz est un «camp de travail» créé à l'initiative de l'industrie allemande, en accord avec le pouvoir nazi. «*Le Lager de Monowitz avait été [...] payé, financé, construit même par l'IG Farben ; ils voulaient leur Lager*¹». Par ailleurs, les intérêts des industriels divergeaient de ceux des nazis : «*les SS voulaient nous détruire, nous tuer, le Lager était là pour cela ; mais pour l'industrie allemande, ce qui importait c'était la main-d'oeuvre. [...] Il y avait donc un conflit sourd entre les SS et l'industrie*²».

De cette entente entre industrie et idéologie de destruction surgit une ambiguïté. Bien que les visées pouvaient diverger entre nazis et industriels, Monowitz apparaît comme une terre de compromis entre ces deux pouvoirs. Une logique d'extermination se confronte donc à un processus de production en vue de l'effort de guerre (dissymétrie de forces avec les Alliés). Le besoin de main d'oeuvre est donc essentiel d'un point de vue stratégique. Le fait qu'elle soit renouvelée et inépuisable répond à la fois au processus d'extermination et à la production.

Mais ce «terrain d'entente» ne doit pas être complètement confondu avec l'organisation du processus de mort absolu d'extermination. La logique nazie a montrée que l'objectif premier de l'idéologie est l'anéantissement des races inférieures ; et celle des industriels allemands : l'asservissement de travailleurs au profit de leur industrie. Cependant, l'extermination passe aussi par l'exploitation dans le

1 - LEVI Primo, *Le Devoir de Mémoire*, Paris, Mille et une Nuit, 1995.

2 - Ibid.

travail. Les tâches demandées aux détenus n'étaient pas forcément en lien avec une vision productive de l'industrie allemande. Par exemple, Primo Levi témoigne du fait qu'il n'a jamais été produit de caoutchouc synthétique à la *Buna*. Les prisonniers ont parfois eux-mêmes construit certaines infrastructures servant au bon fonctionnement du camp. De nombreux détenus souffraient de l'inutilité du travail demandé vécu comme un abrutissement et une torture. «*N'y avait-il plus rien à faire, alors on détruisait ce qui était fait pour recommencer. Les SS signifiaient ainsi que le travail des concentrationnaires n'avait pas pour fin essentielle la réalisation de tâches précises, mais le maintien des 'détenus protégés' dans la contrainte la plus étroite, la plus abêtissante*¹». Bien que la force de travail des détenus était parfois considérée comme de la main d'œuvre ayant un but productif, de nombreux exemples montrent le véritable but du camp : le contrôle par le travail, l'assujettissement des corps et l'anéantissement des individus.

* 4. Conclusion

Bien que formant un ensemble, l'espace et le contexte actuel des trois camps est actuellement très divers. Les empreintes des camps se trouvent plus ou moins fortes : de la quasi-disparition au lieu de mémoire-musée. Cette pluralité, présente aussi dans l'environnement immédiat des camps, conditionne notre perception des sites. La recherche du processus d'extermination, empirique, aboutit à une forme presque industrielle de machine de mort : par les échelles, la logique d'organisation des camps et la recherche «d'une mort sans preuve et efficace». Monowitz met en évidence une ambiguïté entre travail forcé et extermination où la frontière entre les doctrines nazies et l'intérêt des industriels allemands se brouille.

1 – ROUSSET David, *L'Univers Concentrationnaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1965, p 118.

.....
AUSCHWITZ III - MONOWITZ
.....

- Renardière en cas d'attaque aérienne
- Tour de guet

- 1 -Caserne SS
- 2 -Camp des prisonniers politiques
- 3 -Extension du camp

- A -Place d'appel
- B -Orchestre

- C -Cantine
- D -Abris en bois
- E -Hôpital pour prisonniers
- F -Prison
- G -Bordel

- H -Cuisine
- I -Ecuries
- J -Forge
- K -Espace de culture
- L -Lavage des équipements hospitaliers

- M -Office de contrôle du travail

- N -Stockage
- O -Stockage des vêtements
- P -Stockage de pommes de terre

.....
*Il ne reste actuellement aucune trace du camp (à l'exception des renardières).
Le dessin représente le camp en état à la fin 1944.*

ECOLE NATIONALE SUPPLÉMENTAIRE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTÉ JUSQU'AU DROIT D'AUTEUR

Carte de Monowitz redessinée
Goulven Jaffrès



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

*** II. LE TÉMOIGNAGE ET LA SHOAH**

Les trois camps d'Auschwitz sont caractéristiques par rapport à leur mutation au fil du temps. Alors qu'ils fonctionnaient comme un ensemble jusqu'à 1944, nous nous retrouvons aujourd'hui face à trois lieux qui, par la transformation de l'homme et du temps, sont divergents. Se pose alors la question des traces restantes permettant à l'homme de se remémorer ce que fut ce lieu. Par exemple, ne pas signifier Monowitz autant que Birkenau, est-ce d'une certaine manière faire disparaître le souvenir de ce camp?

Après la tentative de destruction des traces des camps par les nazis, la lecture de l'espace en tant que témoin de la Shoah est amoindrie. L'ajout d'autres sources de témoignage devient alors nécessaire. Par ailleurs, la complémentarité des supports permet d'étudier l'extermination comme un phénomène global. Nous verrons dans quelle mesure ces différents médiums permettent de témoigner de la Shoah et quelles sont les limites de chaque support.

*** 1. Des informations partielles. Un monde sans mot et sans image?**

«Dans le monde grec ancien, le devoir de sépulture est lié au culte des morts. C'est ce culte qui assure au défunt une survie, non pas d'abord dans un au-delà de confort individuel, mais au tréfonds de la mémoire collective, dans le souvenir entretenu (ou enfoui) au sein de la communauté qui seule survit¹». Alors que les grecs concevaient la sépulture comme une survivance, et son absence comme un sacrilège, les nazis exterminèrent en tentant de ne laisser aucune de traces de ces millions de morts. Cette logique va plus loin, car ils essayèrent de cacher nombre d'informations et de faits concernant le processus lui-même. Malgré les «précautions» nazies, il y eut des fuites dès 1942. «Elles étaient vagues, elles concordait toutefois pour ébaucher l'image d'un massacre de dimensions tellement vastes, d'une cruauté poussée si loin, aux motivations tellement complexes, que le public avait tendance à les repousser en raison de leur énormité²».

L'énormité même du phénomène servait le camp nazi dans la mesure où les peuples ne pouvaient pas imaginer un degré d'horreur aussi poussé, à une échelle si importante. Les nazis «étaient tout à fait convaincus que l'une des meilleures chances de succès de leur entreprise résidait dans le fait que personne à l'extérieur ne pourrait y croire³». Ainsi la parole des autorités nazies aurait pu être : «Peut-être y aura-t-il des soupçons, des discussions, des recherches faites par les historiens, mais il n'y aura pas de certitudes parce que nous détruirons les preuves en vous détruisant. Et même s'il devait subsister quelques preuves et si quelques-uns d'entre vous devaient survivre, les gens diront que les faits que vous racontez sont trop monstrueux pour être crus⁴». Le fait que les déportés craignaient et avaient conscience de ne pas être crus ou écoutés montre le fossé entre la réalité des camps et l'imaginable de chacun. Ainsi, Primo Levi -comme de nombreux prisonniers- rêve du retour malheureux dans son foyer italien : «Pourquoi la douleur de chaque jour se

1 – BORGEAUD Philippe, *Antigone et le devoir de sépulture*, Genève, Labor et Fides, 2005, p 44.

2 & 4 – LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés - Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Arcades Gallimard, 1989, p 11.

3 – ARENDT Hannah, *Les techniques de la science sociale et l'étude des camps de concentration-Auschwitz et Jérusalem*, 1950, p 207.

traduit-elle dans nos rêves de manière aussi constante par la scène toujours répétée du récit fait et jamais écouté?¹».

La destruction de nombreuses preuves matérielles de l'extermination est une grande perte au regard de l'Histoire. Mais des traces -dont les chambres à gaz et les crématoires- ont subsisté, laissant peu de place au doute. *«En dépit des contorsions des épigones, on peut bien difficilement en expliquer la fonction en recourant à des hypothèses fantaisistes²»*. Il reste donc des témoignages épars des survivants chanceux, mieux organisés ou ayant bénéficié d'un privilège... Il reste aussi les décombres des infrastructures des camps, des montagnes d'objets volés aux déportés, et quelques documents officiels nazis... Mais bien que fragmentées et incomplètes, les archives de la Shoah existent bel et bien. Il n'existe cependant aucun document permettant une vision globale et totale du phénomène.

«Le témoin témoigne en principe pour la vérité et pour la justice, lesquelles donnent à ses paroles leur consistance, leur plénitude. Or le témoignage vaut ici essentiellement pour ce qui lui manque ; il porte en son cœur cet «intémoignable» qui prive les rescapés de toute autorité. Les «vrais» témoins, les «témoins intégraux», sont ceux qui n'ont pas témoigné, et n'auraient pu le faire³». Le dilemme concernant l'extermination est le fait que le but du processus est de détruire des hommes ainsi que les traces de leur destruction. *«Le crime parfait a été accompli : il n'a pas eu lieu ! Ce non-lieu du crime est le cœur même de la Shoah...⁴»*. D'où toute la difficulté à témoigner ou à retranscrire ces faits.

* 2. Les témoins

«Le latin a deux termes pour désigner le témoin. Le premier, 'testais', dont vient notre 'témoin', signifie à l'origine celui qui se pose en tiers

1 - LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p 90.

2 - LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés - Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Arcades Gallimard, 1989, p 12.

3 - AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 36.

4 - LANZMANN Claude, *Représenter l'irreprésentable*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 6.

entre deux parties (terstis) dans un procès ou un litige. Le second, «superstes», désigne celui qui a vécu quelque chose, a traversé de bout en bout un évènement et peut donc en témoigner¹». Les seuls témoins absolus de la Shoah sont ceux qui furent envoyés et moururent dans les chambres à gaz. À l'exception de rares prisonniers, comme Filip Müller, qui ont pu approcher au plus près du système d'extermination, très peu de survivants ont vu de leurs propres yeux le fonctionnement des chambres à gaz (du moins de l'extérieur).

* 2.1. Les rescapés

* 2.1.1. Les rescapés : le regard des détenus dans un système concentrationnaire

Malgré un point de vue non-total quant à la connaissance des camps, les survivants semblent être les témoins les plus légitimes de la Shoah. Il furent des victimes pouvant faire valoir de leur vécu, d'une expérience sensible et de faits concrets. Cependant, leur vision du système nazi était limitée par leur condition de vie inhumaine. *«Il pouvait arriver, surtout pour ceux qui ne comprenaient pas l'allemand, qu'ils ne sussent même pas en quel endroit d'Europe était situé le camp où ils se trouvaient...²»*. En témoigne aussi, l'importance des rumeurs qui circulaient dans les camps qui démontraient bien l'incertitude et l'incompréhension des situations vécues.

La configuration de l'espace du *Lager* est telle qu'il était impossible pour un prisonnier d'être en mesure de comprendre toute les logiques du système concentrationnaire. Le camp apparaissait comme une organisation inédite et peu déchiffrable. La taille du camp impliquait une foule de détenus souvent étrangers les uns aux autres (à l'exception peut être des hommes au sein des *Kommandos*). Le cloisonnement des différentes *sections* empêchait le dépla-

1 – AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 17.

2 – LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés - Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Arcades Gallimard, 1989, p 17.

cement libre, ou alors, limité. Enfin, les tâches du processus d'extermination étaient divisées. De la police des ghettos jusqu'aux membres des *Sonderkommando*, chaque travail était isolé de manière à ce que personne n'assiste à la totalité du processus -bien sûr à l'exception des victimes-.

Par ailleurs, la notion de «zone grise» de Primo Levi, montre la complexité de la structure des camps et écarte une approche trop manichéenne. «*C'est une zone grise, aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et esclaves*¹». Une certaine absence de solidarité et la recherche de prestige des anciens prisonniers pouvait apparaître aux nouveaux comme un monde hostile. La structure du camp, fondée sur la hiérarchie et le privilège, accentue les tensions et les inégalités entre détenus. L'extrême dureté du système concentrationnaire pousse certains à collaborer dans le but d'améliorer leur existence.

Les liens (sociaux, amicaux, familiaux) étaient réduits ou empêchés par les SS : interdictions de parler, séparations des membres de familles, changements réguliers de blocs et de *Kommandos*,... C'est à partir de ces réseaux humains que l'information aurait pu circuler. Lorsque les SS tentaient de couper les échanges entre individus, ils réduisaient la connaissance du *Lager* et de son fonctionnement. C'est pourquoi, comme en témoigne David Rousset, les résistants communistes -par leurs expériences du politique et leurs réseaux- avaient la possibilité d'accéder à des informations et à un point de vue différent sur le système concentrationnaire. «*La fraction communiste agissant dans le camp étendait ses contacts avec toutes les cités concentrationnaires. Les transports constants facilitaient l'information et la liaison, bien entendu sur des perspectives de plusieurs mois*²».

1 – LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés - Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Arcades Gallimard, 1989, p 42.

2 – ROUSSET David, *L'Univers Concentrationnaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1965, p 164.

* 2.1.2. Les rescapés : un point de vue partiel

Contrairement à la définition de l'origine latine du mot «témoin», le point de vue des rescapés n'est souvent pas neutre. Des nombreux récits sur les camps, peu ont été écrits dans l'objectif de créer des «pièces à charge» d'une procédure judiciaire. La plupart relèvent de l'ordre du sensible mais n'optent pas pour autant pour des postures moralistes ou de vengeance. Comme il a été écrit précédemment, principalement les détenus qui n'ont pas été des *musulmans*¹ ont pu survivre et témoigner. «*Dans tout témoignage : les témoins, par définition, sont des survivants, et ils ont donc tous, d'une manière ou d'une autre, joui d'un privilège*²». Le survivant n'a donc pas connu cette proximité avec la mort, cet entre-deux : ni vie, ni mort. Il n'a, d'une certaine manière, pas toute l'autorité et la légitimité pour témoigner. «*L'un, rescapé, peut parler mais n'a rien d'intéressant à dire, l'autre, qui 'a vu la Gorgone', 'a touché le fond', a donc beaucoup à dire, mais ne peut pas parler*³». Dans le même temps, la nécessité de témoigner du survivant semble avoir un aspect paradoxal. Le survivant est donc partagé entre la nécessité de témoigner en tant que rare témoin d'un événement historique majeur et sa présence hors de l'essence même de cet événement. Nous sommes face à un dilemme qui donne au témoignage sur les camps de concentration une dimension «autre».

Pour Giorgio Agamben, le témoignage est traversé par des phases de subjectivation et de désobjectivation. Le rescapé témoigne en tant que mandataire «*pour le compte [du] ; par délégation [au] 'musulman'*». Le rescapé est, d'une certaine manière, un support pour le témoignage mais au travers de ses expériences propres.

1 – Être déshumanisé dans un état végétatif qui précède la mort physique, incapable de discerner le bien et le mal, le bon et le mauvais, entre la vie et la mort.

2 – LEVI Primo, *Conversations et entretiens*, Paris, Robert Laffont, 1963 - 1987, p 215.

3 – AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 17.

* 2.2. L'espace comme témoin

* 2.2.1. L'espace comme témoin : de la destruction de preuves matérielles à la création de lieux de mémoire

Comme pour les documents écrits ou iconographiques pouvant prouver l'existence de la Shoah, les SS tentèrent de détruire les preuves bâties. À la fin de la guerre, durant la débandade nazie de janvier 1945, ils firent exploser la plupart des installations des camps d'Auschwitz, notamment les complexes chambres à gaz-crématoires, qui ne laissaient guère de doute sur leur utilité.

La situation des trois principaux camps d'Auschwitz est particulière car ils sont aujourd'hui spatialement très différents les uns des autres.

La plupart du bâti d'Auschwitz I a été conservé. D'un point de vue purement concret, il était plus long de démanteler ce camp qui était une ancienne caserne car les bâtiments sont construits «en dur». Exemple frappant, le crématoire (reconverti en abri anti-aérien) et les geôles de torture n'ont pas été détruits.

Tandis qu'à Birkenau, les témoins les plus «gênants» de la Shoah furent effacés de manière systématique : entre autres les quatre crématoriums ainsi que les deux premières chambres à gaz expérimentales. Bon nombre de baraquements «type écurie» en bois n'existent plus, en partie à cause d'actions incendiaires des SS. D'autre part, les baraquements restants furent démantelés au début de l'année 1946 par une organisation sous le contrôle de l'État polonais¹. Ils furent vendus aux habitants de la région sans-abri, ou transportés dans différentes villes polonaises comme matériaux de construction. Ce processus est une sorte de recyclage et transformation de la matière mais qui entraîne la perte du sens premier de l'objet-témoin. Quant aux objets qui restaient au *Canada*, un certain nombre fut distribué aux nécessiteux de l'après-guerre².

1 - Okręgowy Urząd Likwidacyjny - OUL.

2 - http://en.auschwitz.org.pl/m/index.php?option=com_content&task=view&id=227&Itemid=13&limit=1&limitstart=4

De cette fuite de supports de témoignage en provenance du camp naît une contradiction puisque le gouvernement polonais de la fin 1945 travaillait sur un projet de musée à Oświęcim. Il mit en place des organisations constituées d'anciens déportés afin de réfléchir et d'agir au plus vite sur le dossier. Le musée fut ouvert dès 1946.

La réutilisation de ces matériaux nous paraît choquante aujourd'hui au regard de la valeur testimoniale de ces objets (parfois à outrance, à l'image des quelques briques du mur qui encerclaient le ghetto de Varsovie déplacées au musée de Washington). Cependant, il faut replacer ces faits dans le contexte de pauvreté de la population polonaise des années suivant la guerre. Se télescope l'urgence immédiate du conflit avec le regard rétrospectif de la mémoire collective.

Monowitz a été démantelé au lendemain de la guerre. Les habitants du village, chassés par la construction du camp, ont réinvesti l'espace pour reconstruire leur habitat «comme d'avant-guerre». Mais peut-on vraiment parler «d'identique» dans le cas d'un lieu chargé d'un passé aussi lourd? Peut-on faire abstraction des atrocités commises sur le lieu de vie même, pour recommencer à vivre? Finalement, est-ce que la vie est possible sur un tel site et n'évite-t-on pas le sens même du lieu ?¹

* 2.2.2. L'espace comme témoin : la matérialité et l'immatérialité du camp de concentration

Parmi les camps militaires, celui des armées romaines créées sous le règne de CAMILLE au 5^{ème} siècle avant J-C est un des plus anciens². Les romains, dans leur logique de conquête, édifiaient des camps dans des territoires hostiles.

L'organisation et les formes d'architecture sont rationnelles : utilisation du carré ou du rectangle ; la hiérarchie militaire se situe au coeur du camp dans la partie la moins vulnérable mais pourtant

1 - voir le chapitre *Un monument non-intentionnel, où la dimension historique prédomine.*

2 - http://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_romain



Plaques commémoratives devant le lieu d'anciens bûchets
Goulven JAFFRÈS



Ruines du crématorium II
Goulven JAFFRÈS



Tour de guet et clôture de Birkenau
Goulven JAFFRÈS



Trace de bâti à Birkenau
Goulven JAFFRÈS

visible depuis les entrées (*Prætorium* : la tente du général est située au centre, entourée de manière concentrique par des unités d'élite au centre à celles de moindre importance à l'extérieur). La forme architecturale répond à une utilisation spécifique de l'espace selon des situations diverses (logistique, militaire et stratégique).

Cependant, à la différence du camp de concentration, le modèle du camp de romain est un lieu de refuge et de protection contre une menace extérieure et non un lieu de mort et d'assujettissement des corps. Mais les camps (romains et nazis) sont des représentations du pouvoir ; à l'intérieur par le contrôle et la rigueur minutieuse qu'ils exercent, et à l'extérieur par l'aspect impénétrable et peu visible de leur organisation. Par ailleurs, l'architecture de la limite (fine, épaisse, matérialisée, immatérielle,...) dans le camp romain et nazi est un caractère essentiel mais répond à des besoins différents.

L'architecture du camp est éloignée du faste des bâtiments historiques tel que les châteaux ou de l'imposante non-expressivité de la prison. Son «esthétique» est souvent banale, lugubre mais riche en sens. L'architecture du camp pourrait être définie aussi bien par sa matérialité (barbelés électriques) que son immatérielle (dans le camp, à moins de trois mètres des barbelés, les SS tiraient sur de supposées tentatives d'évasion : d'où la création d'une limite immatérielle). C'est l'enchevêtrement de ces différentes caractéristiques (matérielle et immatérielle) qui est essentielle dans les sites d'Auschwitz. Pourtant, en confrontant les visites des sites tel qu'ils se trouvent aujourd'hui aux descriptions faites dans les récits, naît une contradiction. Lors d'une visite sur le site, nous voyons des ruines, des bâtiments intacts, d'autres à demi détruits... mais il est difficile de percevoir ce qui relevait de l'immatériel, ce qui façonnait le quotidien des détenus. Ainsi Georges Didi-Huberman écrit à propos des camps d'Auschwitz, lieux où furent pris quatre clichés du processus d'extermination : *«Dès la Libération, on pouvait se trouver sur les lieux mêmes d'où avaient été arrachées les quatre images quelques*



Réutilisation de l'ancienne cloture du camp de Monowitz
Goulven JAFFRÈS



Traces du camp de Monowitz
Goulven JAFFRÈS



Traces du camp de Monowitz
Goulven JAFFRÈS



Traces du camp de Monowitz
Goulven JAFFRÈS

mois plus tôt -sans rien voir que des ruines, des sites dévastés, des sortes de 'non-lieux'».

À Auschwitz et Birkenau, la confrontation entre les différents médiums permet une plus grande compréhension de l'espace tel qu'il fonctionnait à l'époque². Les camps sont actuellement constitués de quatre types de différents bâtis : le bâti d'époque conservé, le bâti reconstitué (principalement deux rangées de baraques en bois et en brique à Birkenau qui font ressentir l'échelle de deux *secteurs* du camp), le bâti suggéré (la remise en état de la base des fondations qui permet d'estimer l'emprise au sol du bâtiment et le suggère) et le bâti détruit. Mais naît une confusion entre ces différentes typologies. Bien que quelques plans du camp précisent le statut du bâti, certains bâtiments reconstitués semblent être «d'époque». La reconstruction est factice mais à l'image de l'ancien. La muséographie permet difficilement de prendre du recul et d'identifier les différents statuts.

Pour autant, ils dialoguent, aussi bien entre eux qu'avec les informations explicatives à destination des visiteurs (panneaux avec photographies de l'époque, texte historique,...). Cette confrontation de médiums tente de dépasser la simple image de la vision de ruines pour essayer de faire comprendre la complexité de l'extermination et de dépasser l'état du «non-lieu».

* 2.2.3. L'espace comme témoin : un lieu de mémoire contradictoire et un instrument du politique

Auschwitz est un conflit, un choc entre des visées contradictoires. Évidemment, il s'agit d'un lieu de mémoire chargé d'histoire, fort de sens et un symbole de l'horreur du xx^{ème} siècle. Dans le même temps, il n'est pas possible de fermer les yeux sur l'instrumentalisation politique et touristique de lieu. Auschwitz est un lieu de

1 - DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 33

2 - Voir chapitre *L'impensable, l'indicible et l'irreprésentable*.



Ruines du crématorium III
Goulven JAFFRÈS



Démontage et reconstruction d'un baraquement
Goulven JAFFRÈS



Rangée de baraquements reconstituée
Goulven JAFFRÈS

mémoire, absolument. Mais une visite du camp nous rappelle sa réalité commerciale. Pour autant, il ne faut pas glisser vers une description caricaturale de ce lieu. Auschwitz est avant tout, un lieu d'exposition et de mémoire, mais sa gestion (spatiale, politique,...) «instrumentalise» son sens. C'est donc un espace complexe qu'il ne faut ni couvrir du voile du «lieu de mémoire total», ni grossir du trait d'une réalité existante.

Dans la première partie de ce mémoire, nous nous sommes penchés sur l'étude des camps d'Auschwitz par rapport à son histoire et son environnement. Au musée, s'ajoutent différents mémoriaux. À ceux de moindre importance (au sens physique du terme) concernant des faits ou des groupes de personnes particuliers, s'ajoute un mémorial ayant une portée universelle. Le «*Monument international destiné aux victimes*» se trouve à Birkenau et a un positionnement fortement symbolique. Il fait face à la porte d'entrée principale du camp où entraient en 1944 les déportés et est situé à la fin des rails, entre deux complexes combinants chambres à gaz et crématoires. D'une esthétique très imposante, il est caractéristique des mémoriaux de l'après-guerre.

La force des camps d'Auschwitz-Birkenau réside aussi bien dans le visible que dans l'invisible. Ces lieux «débordent» de sens, à tel point, que certains intellectuels nommaient le processus d'extermination nazi par le terme : «Auschwitz». Un lieu de mémoire soulève forcément des questions contextuelles. La présence physique sur le lieu donne une dimension réelle et moins distancée que dans un musée. Nous savons que «cela» s'est passé dans ces lieux. Être sur le lieu dépasse la simple opération intellectuelle pour toucher des affects de l'ordre du sensible et de l'imagination. «*Le désir de comprendre et de sentir la réalité de ce lieu fait de ce voyage une forme d'expérience de la mémoire*¹».

1- HOLVECK Yaël, *Un week-end à Auschwitz*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 46.



Ancienne entrée d'Auschwitz
Goulven JAFFRÈS



Mur d'exécution d'Auschwitz
Goulven JAFFRÈS



Birkenau
Goulven JAFFRÈS

Si les traces des camps restantes permettent d'imaginer et de méditer, la forte symbolique du lieu renvoie à des images qui pourraient contourner la réflexion. Tout le monde connaît l'inscription *Arbeit macht frei*, une «esthétique» des camps de concentration : l'entrée principale d'Auschwitz, les baraquements en bois, les miradors,... La culture de masse réutilise de manière récurrente ces images, mais ne voit-on pas que leur force apparente sans en mesurer leur sens? *«Il y a des lieux-trauma comme il y a des lieux de mémoire. Ces lieux-trauma peuvent tous être désignés comme des lieux de mort et des lieux où 'ça' est arrivé. Pourtant, rien ne garantit que la mémoire puisse y puiser quelque chose d'authentique, tant ils ont déjà été marqués par la 'récupération', l'instrumentalisation nationale ou autre, l'amnésie, la gêne de la confrontation avec la blessure, le trauma, ou simplement l'indifférence'»*.

À la manière des notions de «subjectivation» et de «désobjectivation» du témoignage des rescapés, le lieu combinerait des notions factuelles, rationnelles, à d'autres, de l'ordre du sensible. Nous retrouvons cette ambivalence dans les domaines d'étude de la Shoah. Les limites de l'Histoire ont montré que cette discipline ne pouvait pas être le seul champ d'étude du phénomène. L'extermination, depuis la fin de la guerre, est un sujet de recherche récurrent en l'Art. Preuve que l'extermination remet en cause nos certitudes établies jusqu'alors².

L'histoire du lieu a montré qu'il est l'objet d'enjeux politiques majeurs : du communisme à l'instauration d'un modèle démocratique au début des années 90, en passant par les luttes de pouvoir de l'Église en vue de la «mainmise» sur le lieu. Auschwitz est un lieu de rejet du nazisme dans son ensemble en vue de la consolidation d'un modèle de société. Par exemple, *«jusqu'en 1989, les visiteurs du musée d'Auschwitz [pouvaient] percevoir un dispositif de signes (exposition générale, pavillons nationaux) parfaitement ambigu où*

1 - ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 43.

2 - Voir chapitre *L'impensable, l'indicible et l'irreprésentable*.

l'antifasciste -un antifasciste abstrait- est identifié aux bienfaits du socialisme¹». La même année, l'Église -dans la volonté de souligner l'interprétation divine de ces lieux- propose une «*territorialisation des mémoires : aux juifs Birkenau, aux Polonais Auschwitz I²*».

Outre l'aspect politique de l'appropriation du camp, surgit, en Pologne, à partir de la fin des années 80, des débats plus généraux qui questionnent l'orientation de l'État polonais et la responsabilité individuelle de chacun. La position de la société polonaise fut complexe : entre résistance et culpabilité, les controverses ont permis -au moins- de poser des mots sur les non-dits et les tabous caractéristiques de la mémoire collective de l'époque communiste. Aujourd'hui, les différents débats autour du thème de la Shoah («la mémoire collective», «l'après-guerre communiste», «l'après 1989»,...) se télescopent et ne donnent pas place à une vraie réflexion précise et dépassionnée sur l'ensemble des facettes de l'extermination.

Finalement, le texte de Régine Robin quant au projet de musée sur la Shoah³, illustre le fait qu'un lieu d'exposition et de mémoire renvoie au monde contemporain dans lequel nous vivons. Un tel espace est la confrontation des traces du passé à un contexte actuel précis. Les formes mémorielles ont d'ailleurs fortement évolué pendant la seconde moitié du xx^{ème} siècle, au regard de l'évolution de la «mémoire collective» et des systèmes politiques.

* 2.3. Les images : entre simplicité de la monade et complexité du montage

La photographie documentaire est à première vue un médium «facile» d'un point de vue technique : en effet, il suffit d'appuyer sur un bouton et développer un négatif pour obtenir une image. Mais il serait simpliste de considérer un cliché uniquement comme un

1 & 2 - SZUREK Jean-Charles, *Pologne : la mémoire retrouvée*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 72.

3 - ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 43.

«arrêt sur image». Il faut aussi considérer l'image tel un processus et un montage. Ce qui est déterminant sera donc la manière de procéder. Cela implique un grand nombre de questions concernant les auteurs, le point de vue, la manière de faire, les buts visés,... La photographie appartient au monde des vivants car elle donne des informations sur elle-même (par exemple, le «noir» des photos prises par le *Sonderkommando* à Auschwitz). Mais face à l'anonymat des clichés, nous devons parfois accepter des réponses supposées ou incomplètes, pour tenter de résoudre ces questionnements.

Il y avait, à Auschwitz, deux chambres photographiques. Les nazis prenaient le soin de photographier systématiquement les différents aspects du fonctionnement des camps, des détails les plus horribles (les expériences de Mandel par exemple), aux plus anodins. À l'image de Wanda Jakubowska¹ qui fut attachée à un *kommando* où elle photographiait des expériences sur des plantes. La totalité des missions de photographie étaient étroitement contrôlées par le Reich. «Pour les clichés «officiels», les pellicules devaient être envoyées au RSHA IV-A-1, non développées et acheminées comme «secret du Reich»²». Sans ordre, il était absolument interdit d'utiliser un appareil. Nombre des clichés pris dans les camps furent détruits juste avant la débâcle en direction du cœur de l'Allemagne (il en reste 40 000 sur Auschwitz). Filip MÜLLER, membre du *Sonderkommando*, fut acteur et témoin de cette élimination. Ils avaient dû «brûler sous une stricte surveillance [...] tous les documents sur les détenus»³. Cependant, face à ces témoignages visuels, la question du point de vue est essentielle. Le photographe est maître de ce qu'il montre ou de ce qu'il cache et de la manière dont il prend les clichés. D'autre part, la visée morale et idéologique de cette entreprise est primordiale.

Ces photographies sont-elles produites dans le but d'améliorer le système concentrationnaire ? Mentent-elles ?

1 – Réalisatrice de *La Dernière Étape*, 1947.

2 – HILBERG Raul, *La Destruction des juifs d'Europe - Lettre du 12 novembre 1941 de Heydrich*, Paris, Folio, 1991, p 280.

3 – MÜLLER Filip, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Paris, Pygmalion, 1980, p 225.

Étant donné le caractère secret du fonctionnement des camps, le processus d'extermination n'a jamais été photographié «de l'intérieur» par les autorités allemandes. Il est possible de voir lors de la visite d'Auschwitz des clichés nazis de crématoires par exemple, mais jamais ils ne photographièrent le fonctionnement en lui-même. Cela aurait été la preuve évidente de l'existence des chambres à gaz et des crématoires. Et elles auraient pu confirmer les rumeurs, circulant à l'époque en Pologne, dans les milieux résistants.

Alors que photographier dans l'enceinte même du camp relevait de l'exploit, les Alliés réussirent en février 1944 à prendre des clichés aériens des sites d'Auschwitz. Sur ces images, il est possible de distinguer le bâti et interpréter certaines formes d'organisation du camp (la partition en différents secteurs, la voie ferrée, la ceinture de miradors,...). Nous pourrions alors penser qu'elles contiennent un caractère omniscient. Mais leur lacune -due à une prise de vue trop lointaine- est de ne pas apporter de détails concernant le fonctionnement de l'extermination, ni de la «vie» des détenus et des souffrances endurées. Leur valeur est donc essentiellement stratégique d'un point de vue militaire, mais reste lacunaire dans la compréhension de la Shoah.

Dans *Images Malgré Tout*, George Didi-Huberman développe une analyse de la représentation de la Shoah à partir de quatre clichés photographiques, pris au sein du *Sonderkommando* (*Kommando* travaillant entre la chambre à gaz et le crématoire à l'élimination physique des cadavres), à la demande de la résistance polonaise. En août 1944, après avoir rusé pour faire entrer un appareil photographique, des membres de ce *kommando* prirent clandestinement ces clichés, au plus près de l'horreur nazie. Les titres sont évocateurs : *Crémation de corps gazés dans des fosses d'incinération à l'air libre, devant la chambre à gaz du crématoire v d'Auschwitz* et *Femmes poussées vers la chambre à gaz du crématoire v d'Auschwitz*.

L'image comme le texte répond à des codes, mais dans cet exemple, la spécificité de ces images est d'être complémentaire aux récits par leur caractère instantané : clichés pris rapidement mais ayant nécessité une stratégie par les membres du *Sonderkommando*. D'où cette contradiction expliquée par Georges Didi-Huberman : «immédiateté de la monade ([...] les «données immédiates» et impersonnelles d'un certain état d'horreur fixé par la lumière) et complexité du montage intrinsèque (la prise de vue a probablement nécessité un plan collectif [...])». Cette ambiguïté soulève encore la question du point de vue (un photographe mais un plan collectif) et de l'importance à accorder à ces images (les seules aussi proches du processus d'extermination).

Par ailleurs, il n'existe pas d'image totale et absolue de la Shoah. «Il n'y a pas plus d'image «une» qu'il n'y aurait de mot, de phrase ou de page «uniques» pour dire le «tout» d'un réel quel qu'il soit¹». Nous devons nous contenter de documents partiels et incomplets, mais de documents précieux tout de même. C'est par le montage et la confrontation de ces documents qu'il est parfois possible de produire du sens et tenter «malgré-tout» de penser l'impensable².

* 3. L'impensable, l'indicible et l'irreprésentable.

Les médiums précédents ont montré qu'ils étaient lacunaires et partiels pour représenter un événement inédit comme la Shoah. Face au manque d'information sur l'horreur des chambres à gaz, certains soutiennent le caractère impensable, irreprésentable et indicible de la Shoah. S'il est vrai qu'il n'est pas possible de représenter l'aboutissement de la logique d'anéantissement nazie (l'intérieur des chambres à gaz) ; la Shoah échappe-t-elle pour autant à toute représentation, qualification et pensée?

1 – DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 154.

2 – Voir le chapitre *De l'irreprésentable à l'image-montage*.



Site des bûchers extérieurs
Goulven JAFFÈS



Exposition à Auschwitz
Goulven JAFFÈS



Exposition à Auschwitz
Goulven JAFFÈS

* 3.1. Comment nommer un tel évènement?

Nommer «l'évènement» est révélateur de la difficulté à le cerner et à le qualifier. Aucun mot des différentes langues n'est vraiment adéquat afin de pouvoir qualifier à la fois le processus historique et l'organisation du camp. «*Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme*¹». Les nazis utilisaient des termes courants, proches des euphémismes pour parler des horreurs qu'ils perpétrèrent : *la solution finale à la question juive*, ou, en allemand : *die endlösung der judenfrage*. Tous les récits de l'univers concentrationnaire en témoignent, le vocabulaire des camps remplace et crée des mots afin de parler d'une réalité nouvelle (Primo LEVI lorsqu'il parle de la *faim* et du *froid*) ou d'en cacher une autre (*solution finale*).

Il a donc fallu chercher un terme pour en parler. Cette quête se fait sur fond d'un débat qui pose des questions fondamentales : «*s'agit-il d'une expérience résolument singulière, irréductible, incomparable, ou d'un évènement à portée universelle?*²».

Parmi les termes proposés par les historiens, Raul HILBERG parle «*d'opérations mobiles de tuerie*» ou de «*camps de mise à mort*». Comme le souligne Vincent ENGEL, ce vocabulaire appartient au champ des historiens qui s'attachent à la précision factuelle scientifique en dehors de la sphère du sensible. Autre problème, ces expressions trouvent leur source dans le vocabulaire nazi (comme *solution finale* par exemple).

Le terme «génocide» a une portée universelle mais néglige la spécificité de l'entreprise nazie dans l'Histoire. D'où la création du mot «judéocide», mais qui, par son caractère évidemment singulier, ne peut être réutilisé pour qualifier d'autres évènements. Par ailleurs, il néglige les victimes tziganes, homosexuelles,...

L'«holocauste» est dans la culture grecque «*le sacrifice par le feu*

1- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p 34.

2- ENGEL Vincent, *Holocauste, shoah ou judéocide?*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 14.

d'un animal après immolation¹». Le sacrifice renvoie à une connotation religieuse et non à un crime de masse organisé par un état totalitaire. De plus, le sens moral de cette définition est totalement inadapté à notre situation : on sacrifie un être vivant pour un Dieu. De «*quel Dieu priaient les bourreaux ?*» se demande Vincent ENGEL. Enfin, l'histoire sémantique de ce mot «*a dès l'origine une coloration antijudaïque*²», notamment dans la VULGATE.

C'est avec le film de Claude LANZMANN que le terme «shoah» est apparu. Par rapport à un évènement qu'il qualifie «d'innommable», le réalisateur choisit ce terme «*parce que, n'entendant pas l'hébreu, [il n'en comprenait] pas le sens, ce qui était une façon de ne pas le nommer*³». «Shoah» est donc un mot hébreu qui a pour signification une destruction naturelle et un anéantissement. Comme pour «holocauste», la limite du terme est tout d'abord dans sa définition même. Tous les deux préservent «*la spécificité juive de l'évènement*⁴», mais «shoah» à la différence «d'holocauste» est laïc et traduit le caractère arbitraire de l'évènement.

Face à cette inadéquation du langage, nous pourrions nous demander s'il ne serait pas plus légitime de créer un mot de toute pièce. Le risque serait, dans ce cas, qu'il soit vide de sens, sans lien avec l'histoire et la culture. Le débat reste donc ouvert. L'utilisation de différents mots est relatif aux zones géographiques, au contexte professionnel ou politique dans lequel il est utilisé, ainsi qu'à la lecture et la compréhension de l'évènement par le locuteur. Vincent ENGEL conclut «*qu'au-delà des mots, c'est à travers les phrases et le discours dans sa globalité que devra s'instaurer le difficile équilibre entre ces deux dimensions : singulière et universelle, qui sont les deux faces de tout évènement mémorable.*»

1 – <http://fr.wikipedia.org/wiki/Holocauste>

2 – AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 33.

3 – LANZMANN Claude, *Représenter l'irreprésentable*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 6.

4 – ENGEL Vincent, *Holocauste, shoah ou judéocide?*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 16.

* 3.2. L'étude historique et la causalité

De prime abord, la discipline historique a permis d'esquisser de manière plus précise certains aspects de la Shoah. L'Histoire ne pense pas de manière statique, mais en terme d'évolution et de relation de causalité entre les faits eux-mêmes. La Shoah, n'échappant pas à l'Histoire, est un évènement produit par différentes causes. *«L'enquête historique peut toutefois dériver de la rationalisation à la relativisation. La relativisation n'est-elle pas l'essence même de la science historique?»*¹. Le danger de la relativisation est d'expliquer une situation, et de procéder ainsi par un glissement d'idées, vers la compréhension et la justification de la Shoah. Nous sommes amenés à nous demander si l'extermination peut être comprise rationnellement comme tout autre fait du passé? Si l'étude par l'Histoire n'est pas limitée concernant ce fait? Si les aspects les plus ignobles de la période nazie ne serait pas expliqués par une approche détachée et rationnelle?

Il me semble qu'aucun historien n'a jamais pu expliquer le sens des aspects les plus fanatiques du nazisme : par exemple, lorsque l'Allemagne en position de faiblesse stratégique absolue, préfère continuer l'extermination des Juifs, alors que l'Armée Rouge tire des obus à quelques dizaines de kilomètres. Les exemples sont nombreux... *«Ni l'endoctrinement idéologique, ni le totalitarisme, ni la pression engendrée par le groupe, ni un supposé instinct germanique d'obéissance ne sauraient rendre compte de la cruauté d'un homme nazi. Pourquoi, alors qu'aucun d'entre eux n'était particulièrement enclin à la violence?»*².

Malgré de vigoureux débats suscités par les propos de LANZMANN et différents intellectuels, la position du réalisateur quant à la notion d'impensable trouve sa source dans l'aspect non causatif de l'évènement. *«Entre les conditions qui ont permis l'extermination (la mul-*

1 & 2 - ABÉCASSIS Eliette, Peut-on parler de la Shoah?, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 10.

titude de séries de causalité possibles) et l'extermination elle-même -le fait de l'extermination-, il y a un hiatus, solution de continuité. L'extermination de 6 millions d'hommes, de femmes et d'enfants, un pareil massacre de masse ne s'engendre pas, harmonieusement pour ainsi dire, à partir de l'infini des réponses qui peuvent être faites au 'pourquoi?'¹». Qu'il y ait une part d'Histoire non expliquée ou non explicable dans la Shoah, nous pouvons en convenir. Giorgio AGAMBEN décrit ce problème entre témoignage et réalité : «Le décalage s'inscrit dans la structure même du témoignage. D'une part en effet, ce qui s'est passé dans les camps apparaît aux rescapés comme la seule chose vraie, comme telle absolument inoubliable ; de l'autre, la vérité, pour cette raison même, est unimaginable, c'est-à-dire irréductible aux éléments réels qui la constituent. Des faits tellement réels que plus rien, en comparaison, n'est vrai ; une réalité telle qu'elle excède nécessairement ses éléments factuels : telle est l'aporie d'Auschwitz².»

Le danger serait de couvrir cet évènement d'un «voile de l'inexplicable», le déclarer en dehors de la possibilité de tenter de l'expliquer. Face à de telles affirmations, nous ne pouvons que nous demander si nous ne nous éloignons pas de l'étude de la Shoah ; si nous n'évitons pas d'en parler, de la penser ou de la conceptualiser?

Une définition presque simpliste du terme «Histoire» est la «*connaissance du passé de l'humanité et des sociétés humaines ; discipline qui étudie ce passé et cherche à le reconstituer*³». Le travail des historiens est de recouper les faits historiques avec toute la rigueur scientifique de la discipline dans le but de comprendre la structure et les enchaînements des faits. S'ils cherchent à comprendre, cela revient à se demander «pourquoi?».

D'après Pierre VIDAL-NAQUET, l'historien ne doit pas «*admettre qu'on se débarrasse du problème posé par le génocide des juifs en le reléguant dans l'impensable. [Le génocide] a été pensé, c'est donc qu'il est pensable*⁴». La Shoah est un évènement historique inédit et

1 – LANZMANN Claude, *Représenter l'irreprésentable*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 6.

2 – AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 10.

3 – <http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/histoire/58380>

4 – VIDAL-NAQUET Pierre, «Préface» à G. Decrop, *Des camps au génocide : la politique de l'impensable*, Grenoble, Presse universitaires, 1995, p 7.

unique dans l'Histoire, mais n'échappe pas à un travail intellectuel et conceptuel. Il relève -entre autres- du champ de l'étude historique comme nombre d'autres événements.

Le questionnement essentiel est lié au «fossé» entre l'enchaînement des faits historiques et la vérité. *«L'aporie d'Auschwitz est l'aporie même de la connaissance historique : la non-coïncidence des faits et de la vérité, du constat et de la compréhension¹»*. Cela porte le débat vers un «autre». Si le domaine de l'Histoire (et son processus de travail : dans choix des sources,...) ne permet pas de comprendre complètement la Shoah ; d'autres domaines (artistique, par exemple) peuvent tenter de révéler une part de l'incompréhensible dans l'évènement et montrer ce qu'il est difficile de voir.

* 3.3. L'image-montage

Est-il possible de représenter sur le thème de la Shoah? En tant qu'évènement extrême, ne s'agit-il pas d'une limite à la production artistique? Le mal est un sujet de travail récurrent dans la création. *«Sans cesse il peint la lutte entre les puissances mauvaises et le triomphe du bien, qui donne un sens universel aux situations quotidiennes²»*. Par essence, l'art est contestataire, refuse le déjà-établi, est là «pour vomir le monde». Mais comment représenter et/ou travailler sur un tel évènement? Les limites du seuil de la chambre à gaz sont les mêmes pour chaque discipline. Face à la difficulté de la représentation, où commence le voyeurisme et l'obscénité? Par ailleurs, comme il n'est pas possible de «décrire» la Shoah, la création doit chercher et inventer de nouveaux moyens de représentation. Outre, les travaux sur la notion de «vide», «d'absence», le montage est une approche permettant de contourner cette difficulté.

1 – AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p 11.

2 – ABÉCASSIS Eliette, *Peut-on parler de la Shoah?*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 12.

Il ne faut pas penser les documents testimoniaux en terme «d'absolu». Comme nous l'avons vu précédemment, aucun support (le témoignage de rescapé, le lieu, l'image,...) ne peut prétendre à une vérité totale, entière. Dans le même temps, il n'en est pas un qui ment complètement (mauvaise-foi exceptée). C'est l'étude de leurs limites propres et de leur contexte qui tend vers une plus grande compréhension de la Shoah. Par ailleurs, la complémentarité des sources et supports permet de remettre en cause leurs lacunes et de confronter leurs potentiels. À l'image d'un collage et/ou d'un montage, l'assemblage de différents médiums forme un tout, dialoguant constamment entre-eux. «*En chaque production testimoniale, en chaque acte de mémoire, des deux -langage et image- sont absolument solidaires, ne cessant pas d'échanger leurs lacunes réciproques : une image vient souvent là où semble faillir le mot, un mot vient souvent là où semble faillir l'imagination*¹».

Ce montage peut recouvrir de multiples formes (esthétique et épistémologique). Par son caractère subjectif et non absolu, il demande du recul à l'égard des documents, leur hiérarchisation sur différents plans,... C'est donc un travail de recoupage lent et minutieux qui tente de reconstituer certaines pièces manquantes à la compréhension de la Shoah. Il doit ouvrir des perspectives, des approches de travail et non établir de manière permanente et immuable des «vraisemblances». «*Le montage ne vaut que lorsqu'il ne se hâte pas trop de conclure ou de reclore : lorsqu'il ouvre et complexifie notre appréhension de l'histoire, non lorsqu'il la schématise abusivement*²».

Face à un événement difficilement compréhensible, l'imagination peut cimenter différents fragments documentaires afin de tendre vers la réalité. Un lieu commun fait de l'imagination un acte peu sérieux, farfelu, dénué d'intérêt... C'est pourtant une notion totalement intégrante des processus scientifiques, mais risquée, puisqu'elle reste étroitement liée à la subjectivité. «*L'imagination n'est*

1- DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 39.

2- DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 152.

pas abandon aux mirages d'un seul reflet, [...] mais la construction et montage de formes plurielles mises en correspondances...¹». Nous comprenons bien que cette notion est, dans le cas présent, assez éloignée de «l'invention». Il ne s'agit pas de créer de toutes pièces une situation, mais d'interpréter de manière probable et tangible des possibilités.

* 3.3.1. L'image-montage : deux exemples cinématographiques

De la même manière que le Droit ou l'Histoire ont été repensés face à un phénomène inédit comme la Shoah, le domaine artistique cherche de nouvelles approches et formes concernant sa représentation.

«Shoah», de Claude LANZMANN, construit à partir de témoignages de rescapés, a un parti pris fort : ne pas montrer d'image d'archive. Il est compréhensible de ne pas utiliser ce type de document dans la recherche d'une certaine authenticité de point de vue. Il évite d'utiliser «*le contretemps des images d'archives, au profit d'une seule dimension -la parole et les lieux filmés au présent²*» qui crée une «impossibilité d'éviter». Mais il ne s'agit pas seulement de témoignage, puisque que LANZMANN a choisi le support cinématographique et non l'écriture. En jouant sur les mots, nous pourrions dire que celui-ci fonctionne à la manière d'un collage. Durant ces neuf heures de projection, nous voyons et entendons aussi bien des mots, des lieux, mais aussi, des élocutions, des expressions, des silences... «*Ce qui fait le pouvoir du témoignage dans le film, ce ne sont pas les mots mais la relation équivoque, déroutante entre les mots et la voix, les interactions entre les mots...³*». Mais mis à part ce «collage» qui est l'essence même du cinéma, nous sommes face à une «image-une» : le même parti-pris durant tout le film, la même rigueur, le même procédé formel,...

1 – DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 151.

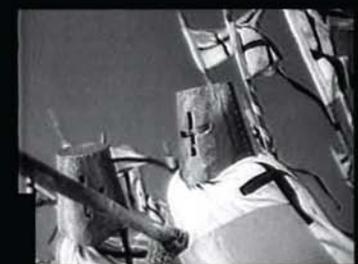
2 – DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 165.

3 – FELMAN S., *À l'âge du témoignage - Au sujet de la Shoah*, Paris, Belin, 1990, p 139.

(S. Felman, *À l'âge du témoignage, Au sujet de la Shoah, p 139, collectif, Belin, Paris, 1990.*)



Extraits de *Shoah*
Claude LANZMANN



Extraits d'*Histoire(s) du cinéma*
Jean-Luc GODARD

Jean-Luc GODARD construit «Histoire(s) du cinéma» comme un collage de citations, de mots, d'extraits de films,...qui produisent du sens par leurs rapprochements mais aussi parfois par leurs origines. Comme le souligne Georges DIDI-HUBERMAN, «les images composées» sont «bruyantes, multiples, baroques. Donc artificielles». Se côtoient à la fois des images d'archives, de films (américains notamment), du texte, des effets de montage,... «Elles montrent beaucoup, elles montent tout avec tout. Un soupçon naîtra donc : qu'elles mentent sur toute la ligne¹». L'esthétique -parce que nouvelle en cinéma- est loin des «documents habituels» sur le thème de la Shoah. La lecture du film est complexe par les références au sens des images et non aux images en elles-mêmes. Mais le film atteint une force par la suggestion, la référence et la substitution. La confrontation de deux images n'est pas égale à un plus un, mais produit un sens nouveau aux choses. «Cela est possible parce que «le montage intensifie l'image» et rend à l'expérience «visuelle» une puissance que nos certitudes ou habitudes «visibles» ont pour effet de pacifier, de voiler²». Par ailleurs, ces images produisent de l'Histoire dans le sens où elles ne traitent pas les faits historiques à la manière d'un historien, mais considère l'Histoire comme un tout : «le nom [des] familles», «la littérature», «la peinture», «la philosophie³»,...

Sans s'attarder sur des questions trop précises ou techniques, nous pouvons nous interroger sur la manière de fabriquer un montage à partir d'images. Elles doivent être assemblées telle une mosaïque faite de carreaux épars. Chaque élément doit exister pleinement -en tant que tel- et être en relation avec d'autres, mais sans être dénaturé de son sens initial. «Jacques AUMONT a fort bien analysé la façon godardienne de «re-monter» le temps dans «les Histoire(s) du cinéma». Il a [...] remarqué que la «mise en rythme des images d'archives ne s'accompagne jamais d'une atteinte à leur nature d'enregistrement photographique⁴». Le montage n'est pas une assimilation d'un ensemble de documents dénaturés, mais leur compréhension et leur organisation.

1 - DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p 158.

2 - Ibid., p 170.

3 - GODARD Jean-Luc et ISHAGHPOUR Youssef, *Archéologie du cinéma et mémoire du siècle - Dialogue*, Paris, Farrago, 2000, p 24.

4 - Georges DIDI-HUBERMAN citant : AUMONT Jacques, *Amnésies - Fictions du cinéma d'après Jean-Luc Godard*, Paris, POL, 1999, p 32.

*** 4. Conclusion**

L'essence même de la Shoah remet en cause la question du témoignage et de la représentation. Ces domaines doivent (et sont) repensés après un événement d'une telle ampleur. Face à certaines objections sur la possibilité de penser, de dire ou de représenter l'événement, le statut du témoin ne doit pas être vu en terme d'absolu mais plutôt comme une composante de l'ensemble de la mémoire partagée. Chaque support testimonial présente des lacunes ou des ambiguïtés (le paradoxe des rescapés «non-musulmans», le point de vue de documents iconographiques, le camp comme un «*non-lieu*»,...). Un contexte nouveau et inédit doit donc amener et provoquer de nouvelles formes testimoniales.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

* III. DU LIEU DE MÉMOIRE AU MONUMENT

Dès 1946, le site martyr d'Auschwitz devient un lieu d'exposition et est -comme nous l'avons vu précédemment- un instrument politique de l'après-guerre. On «*expose*» alors. Il s'agit alors de «*mettre quelque chose en vue*», «*de présenter*¹». Si l'on s'en tient à cette définition, le fait d'exposer serait de mettre en évidence quelque chose d'important, pour le faire partager au plus grand nombre. Il y a donc une transposition de la chose exposée entre son milieu originel et le lieu d'exposition.

Créer un lieu d'exposition sur l'emplacement d'un ancien camp, c'est à la fois rappeler le passé, mais en faisant forcément face à une impossibilité «d'identique». Les trois camps, de manière différente, ne ressemblent en rien à ce qu'ils ont été : soit parce que les destructions les rendent difficiles à comprendre, soit parce que les habitants habitent aujourd'hui sur le lieu même, soit parce qu'un musée y a été créé. Il semble par ailleurs absurde de vouloir tendre vers un «lieu-copie» qui ne sera et ne pourra jamais être ce qu'il fût. Un lieu d'exposition et de mémoire semble donc fortement lié à un contexte précis : que savons-nous aujourd'hui de ces faits passés? Que nous reste-il? De quelle manière voulons-nous construire cette mémoire? Un lieu martyr comme les camps est-il forcément un lieu de mémoire?

1- *Dictionnaire encyclopédique*, Hachette, 1993, p 675.

* 1. De la dimension collective à la mémoire-simili

Chaque individu se construit à partir de souvenirs, d'évènements passés, de savoirs appris,... Nous pensons, dans le cas des camps, d'abord aux déportés qui témoignent de leurs expériences passées, tentent de décrire ce qu'ils ont vécu... La Shoah en tant que phénomène complexe et inédit s'attache aux récits sensibles et personnels de chacun (la dimension humaine est primordiale) mais les dépasse dans sa gravité et son importance. Par sa singularité dans l'Histoire, cet événement se détache du cadre de l'expérience personnelle et individuelle pour recouvrir une dimension collective.

* 1.1. La mémoire par rapport à l'histoire

«*La mémoire singularise l'histoire ; elle est par définition subjective, sélective, souvent irrespectueuse des linéarités chronologiques, des reconstitutions d'ensemble, des rationalisations globales*¹». La mémoire fonctionne par référence à l'expérience vécue et à la perception de chaque individu ; son rapport au passé est donc singulier.

Par exemple, une photographie de la *section Canada* de Birkenau est perçue et analysée par un historien comme une pièce documentaire témoignant de la machine de mort nazie. Par expérience, il peut connaître ou supposer le contexte de la prise de vue, les intérêts et enjeux,...

Alors que le témoin voit en cette image beaucoup plus que le document lui-même. L'image n'est qu'un tremplin lui rappelant un ensemble de souvenirs au delà du simple cadre de la photographie : émotions, affects, autres expériences des camps, nombreuses images,...

Cet exemple montre que la notion de mémoire dépasse la simple somme de faits historiques et recouvre aussi le champ immense des souvenirs de chacun. Ces deux éléments se nourrissent mutuellement.

1- TRAVERSO ENZO, *Parler des camps, penser les génocides - La singularité d'Auschwitz - Hypothèses, problèmes et dérives de la recherche historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p 129.

«L'ensemble de ces souvenirs forme la mémoire juive, une mémoire que l'historien ne peut pas ignorer et qu'il doit respecter, qu'il doit même, autant que possible, explorer et comprendre, mais à laquelle il ne doit pas se soumettre. Il n'a pas le droit de transformer la singularité incontournable et légitime de cette mémoire dans un prisme normatif d'écriture de l'histoire¹». Donc même s'il peut y avoir une singularité absolue de la mémoire, celle de l'histoire sera toujours relative. Auschwitz, pour un juif polonais, représente une disparition humaine, culturelle et sociale considérable. Cette compréhension (ne pas être «à la place de», mais «comprendre les enjeux des autres») par les historiens est primordiale dans l'appréhension de la Shoah.

* 1.2. Le procès «EICHMANN», une dimension collective

Alors que dans les camps comme dans les ghettos, de nombreux juifs ont laissé des témoignages écrits, ces traces ne sont que peu exploitées ou étudiées dans la décennie suivant la Seconde Guerre Mondiale.

C'est avec le procès d'EICHMANN, ordonnateur de la *Solution Finale*, à partir du 11 mai 1961 qu'une dimension collective semble s'emparer de la mémoire des camps. «Pour la première fois un procès se fixe comme objectif explicite de donner une leçon d'histoire. Pour la première fois apparaît le thème de la pédagogie et de la transmission...²». Outre la dimension éducative et culturelle (au sens «constitutif d'une société»), ce procès met en avant le rôle des témoins. Alors que les anciens procès s'appuyaient d'avantage sur des rapports et sources écrites, celui-ci souligne la parole des rescapés et la «scénographie» de l'instruction. Cent onze témoins se succèdent à la barre, formant un assemblage de récits. «Mises bout à bout, les dépositions successives de gens dissemblables, ayant vécu des expériences différentes, [donnaient] une image suffisamment éloquente pour être enregistrée³». Ce procès permet -entre autres-

1 - TRAVERSO Enzo, *Parler des camps, penser les génocides - La singularité d'Auschwitz - Hypothèses, problèmes et dérives de la recherche historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p 129.

2 - WIEVORKA Annette, *Eichmann, un procès inaugural*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 30.

3 - HAUSNER Gideon, *Justice à Jérusalem - Eichmann devant les juges*, Paris, Flammarion, 1966.

de faire reconnaître l'identité des survivants à l'égard de la société, et navigue entre mémoire individuelle et mémoire collective.

Mais cette instruction peut paraître, en quelque sorte, biaisée par la dimension symbolique qu'elle recouvre. Hannah ARENDT, alors chargée d'écrire sur l'instruction, le dénonce. On n'y juge pas seulement un homme en tant que tel pour ses fautes commises. La procédure judiciaire se couvre d'une symbolique commémorative de la Shoah, de la souffrance de toutes les victimes. Il y a donc un glissement entre responsabilité individuelle et faute collective.

Une autre objection a été faite quant à la légitimité d'un tribunal de Jerusalem pour juger EICHMANN. La partialité de l'accusation a été mise en cause par Arendt. Est-il juste que des juges israéliens, de l'État d'Israël prennent en charge un tribunal pour juger un criminel accusé de crime contre les juifs? Est-il déplacé dans ce cas de parler de justice de vainqueur? Quelle institution, quelle forme de procès aurait été plus juste?

* 1.3. Le «devoir de mémoire», une mémoire immobile?

Les préoccupations quant à la Shoah et au statut des rescapés de l'extermination sont peu présentes au sortir de la guerre. «*Auschwitz était loin de dominer les débats intellectuels et politiques*!». La difficulté d'analyse dans une période aussi proche d'un tel phénomène met en avant le manque d'appréhension de nombreux penseurs. «*La libération semblait réconcilier l'histoire avec l'idée de progrès, en réduisant le nazisme à une forme de barbarie opposée à la civilisation moderne*»². Le nazisme apparaissait comme un mal étranger et détaché de la civilisation occidentale.

Mais, au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, aussi bien avec l'édition d'ouvrages de références qu'avec la création de documents

1 & 2 – TRAVERSO Enzo, *Rouge*, n° 2096, janvier 2005.

plus accessibles (qui peuvent laisser perplexe quant à leur pertinence), la Shoah prend place dans l'espace public, jusqu'à en devenir un objet de témoignages, de recherches et de muséographie. Cet événement a même été largement «traité» par l'industrie culturelle, le transformant -jusqu'à l'extrême- en bien consommable. Enzo TRAVERSO va même jusqu'à faire le constat que «pour une bonne partie des habitants de la planète, l'image des camps nazis est celle des films réalisés à Hollywood¹».

Sans pour autant tomber dans une caricature, nous pouvons nous interroger sur la manière de transmettre cette mémoire dans notre société. Quelle doit être sa place? Le processus de mémoire s'installe-t-il si simplement?

Régine ROBIN part du constat que : «la 'mémoire' est à la mode, au devant de la scène. Mémoire collective, devoir de mémoire, travail de mémoire, abus de la mémoire, etc.²» Cette phrase un peu lapidaire décrit à quel point la mémoire influence notre société : monuments, journées commémoratives, «muséification» du passé,... L'évolution des formes mémorielles et leur importance acquise au sein la société se sont considérablement transformées en l'espace d'un demi-siècle.

À l'automne 2005, en France, le parlement vote des «lois mémorielles». Elles ont -entre autres- pour but d'établir un contexte juridique afin de reconnaître le «devoir de mémoire». L'argument entendu vise à se rappeler de souffrances endurées, de combats menés ou même d'exactions faites... Un exemple bien connu est la plaque commémorant la rafle du *Vel d'Hiv* se terminant sur la phrase : «*Passant, souviens toi!*». Il y a donc une dimension morale : on tente de prévenir le futur d'erreurs déjà commises dans le but de ne plus des reproduire.

Le but est évidemment louable, mais comporte une dimension presque injonctive. «*On parle d'un devoir de mémoire, ce qui montre bien*

1 - TRAVERSO Enzo, *Rouge*, n° 2096, janvier 2005.

2 - ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 34.

*que la mémoire est forcée, qu'elle ne vient pas naturellement, et qu'il faut faire un effort pour la préserver*¹». La question n'est absolument pas s'il faut se souvenir ou pas, mais est : comment se souvenir de choses que nous n'avons pas forcément vécu? Décréter que l'on doit se souvenir permet-il de commencer un processus de mémoire si simplement?

De nombreux exemples montrent que la mémoire, à la différence de l'histoire, est définie par le présent. Elle met en perspective un regard contemporain sur une période antérieure. Chaque décision -le plus souvent souvent politique- de constitution de mémoire collective nous rappelle cette dimension : l'inauguration du *Mémorial international le 16 avril 1967* à Auschwitz sous l'influence de l'idéologie communiste, la création par Jimmy CARTER d'une *Commission présidentielle de l'Holocauste* à la fin des années 70 après la diffusion du feuilleton éponyme, le discours de Jacques CHIRAC du 16 juillet 1995... Ces décisions politiques parmi bien d'autres ont modifié et institué profondément le rapport des États par rapport à leur mémoire. Mais cela illustre aussi qu'il n'existe pas une mémoire absolue, totale et définitive. Les mémoriaux d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui.

Une autre critique entendue est le fait que la mémoire partagée ne va pas de soi. Cette notion «*est une inférence exprimée par le biais de métaphores -mémoire collective, commune, sociale, familiale, historique, etc.- qui au mieux, rendent compte de certains aspects de la réalité sociale et culturelle, au pis sont de la pure rhétorique*²». D'après cet anthropologue, à l'inverse de la mémoire individuelle, la faculté de mémoire partagée n'a jamais pu être attestée scientifiquement.

Par ailleurs, pour Joël CANDAU, on a tendance à confondre le fait de dire, écrire ou de penser qu'une mémoire collective existe avec l'idée que ce qui est dit, écrit ou pensé rend compte de l'existence d'une mémoire collective. Comme un processus réversible, on confond alors

1 - ABÉCASSIS Eliette, *Peut-on parler de la Shoah?*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 10.

2 - CANDAU Joël, *Les bienfaits de l'oubli*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 50.

le fait du discours avec ce qu'il est supposé décrire. «*Cette confusion [...] fait entrer dans les mémoires individuelles la croyance en des racines et un destin commun*¹».

Il apparaît donc que l'idée de remémoration ne fonctionne pas en terme d'absolue. Le processus ne se construit pas uniquement sur une mémoire commune et imposée, ni seulement sur des souvenirs individuels, ni encore par le trop plein d'informations. «*La remémoration est une 'île de temps' et permet la constitution d'un espace de contemplation rétrospective. Elle s'installe sur le silence, les manques, les trous, les bribes, elle permet un certain travail du silence en nous, de la confrontation non pas avec des images mais avec l'absence même, avec la ruine, avec une conscience historique de l'enruinement qui ne fait pas l'économie de la perte. Loin des mémoires saturées, elle ouvre un espace tiers*²».

* 1.4. La mémoire-simili

«*J'appelle 'mémoire-simili' tout ce qui dans la conjoncture actuelle, ou aux États-Unis antérieurement, est du ressort de la mise en spectacle du passé, que ce soit à des fins ludiques de pur divertissement dans des buts commerciaux, ou aux fins d'une instrumentalisation du passé et de sa transmission*³».

Les sites d'Auschwitz n'ont évidemment rien en commun avec le site (un parc d'attractions) pris en exemple pour définir ce qu'est la «mémoire-simili». Même si l'exploitation commerciale décrite dans les chapitres précédents est regrettable, l'ensemble de la scénographie et de la pédagogie tente de dépasser les images d'Epinal des camps de la mort. La gravité des camps rend la comparaison entre ces lieux plutôt difficile et maladroite.

1 – CANDAU Joël, *Les bienfaits de l'oubli*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 50.

2 – ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 51.

3 – ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 35.

Mais cette définition permet de mettre en exergue le glissement de faits historiques réels vers des représentations biaisées et idéalisées. Malheureusement, l'Holocauste n'échappe pas forcément toujours à ces schémas grossiers. Outre une culture de masse de l'extermination, quelques scénographies des blocks reconvertis d'Auschwitz I, datant de l'époque communiste, mettent en avant les «images» des camps d'extermination vidées de leur sens : l'inscription «*arbeit macht frei*», la porte d'entrée de Birkenau, la *Judenramp*... Ces signes sont évidemment fortement emprunt d'émotion, participent à l'identité du lieu, ...Mais nous pouvons nous demander si leur exploitation comme symbole n'évite pas que la pensée et la mémoire s'installent, pour s'égarer vers des représentations réductrices?

Autre exemple - cité par Régine ROBIN : à la libération des camps d'Auschwitz, pour mettre en scène un film de l'Armée Rouge, les soviétiques demandèrent aux habitants des villages voisins de «jouer le rôle» des survivants, eux, trop faibles. Un document qui pourrait apparaître de prime abord pour sa véracité (la proximité temporelle entre la production d'un document témoin et le fonctionnement des camps font souvent penser -à tort- à une plus grande vérité) est en réalité une simulation complète si commune aux films de guerre.

Le dernier exemple est le plus ambigu. Le premier film de l'après-guerre sur l'univers concentrationnaire, *La Dernière Étape* de Wanda JAKUBOWSKA est emprunt d'idéologie communiste. L'ambivalence vient du fait que la réalisatrice a elle-même été détenue dans un camp auxiliaire d'Auschwitz -elle peut faire preuve d'une certaine manière du statut de déportée- mais le discours de son film est clairement idéalisé pour servir la logique pro-soviétique : sous-estimation du nombre de victimes juives, mise en importance démesurée de la résistance anti-fasciste, narration faite de manière

à héroïser l'URSS,... Par ailleurs, l'ambiguïté de ce film est aussi du à son rôle de référence (du moins formelle) pour d'autres productions ; notamment des scènes de *Nuit et Brouillard* d'Alain RESNAIS sont calquées sur ce film de 1948.

Régine ROBIN cite Jean BAUDRILLARD : «[Il] rappelle que l'ère de la simulation s'ouvre par une dissolution de tous les référentiels. Il s'agit [...] d'une substitution au réel des signes du réel, d'une dissolution du réel par son double opératoire. Il n'y a plus de différence alors entre le vrai et le faux, plus de médiatisation du réel, plus de représentation. Le sens se fige, il ne peut plus circuler¹». Cette interrogation soulève l'ambiguïté de la représentation (commémoration, cérémoniel,...), c'est à dire : présenter une nouvelle fois. Le danger est le glissement de la réalité historique vers une représentation stéréotypée et idéalisée de celle-ci. En s'éloignant du site même d'Auschwitz, l'architecture du musée-mémorial de Washington imite l'aspect des camps d'Auschwitz I et II. Outre la responsabilité morale, l'intention politique et le parti-pris architectural absurde, cet exemple donne à voir une reconstitution de réel superficiel et factice ; on été recréés : «murs de briques, utilisation des lampadaires, tour de guet, passerelles²».

Par ailleurs, dans ce musée américain comme dans de nombreux pavillons d'exposition d'Auschwitz I, la scénographie donne de l'importance à l'identification du visiteur à une (ou un petit nombre) de victime(s) et rescapé(s). Ce choix met en avant l'expérience individuelle des déportés et charge émotionnellement la visite de tels lieux. Bien sûr, l'histoire se construit par recoupement de faits établis, mais est aussi le produit d'actions humaines. Mon propos n'est bien sûr pas d'opposer le fait historique à d'autres expériences d'ordre sensible, mais tente de comprendre les différentes manières de montrer un phénomène complexe comme la Shoah.

1 – ROBIN Régine, *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998, p 37.

2 – ROBIN Régine, *Un nouvel âge de la mémoire*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 76.

De la même manière, le désir des commissaires d'exposition de Washington de faire venir d'Auschwitz des objets et restes humains du camp (cheveux, boîtes de Zyklon B, objets divers appartenant aux disparus,...) soulève des questions éthiques et de cohérence quant à l'exposition américaine. «*Si on était en présence du site réel des atrocités commises et du lieu même de la mort des victimes, alors le déploiement de ces restes [...] seraient les témoins de leur dégradation et leur présence serait valide. Mais ici, à Washington DC, cette validité ne tient plus. Des restes humains ne sont pas une marchandise que l'on pourrait transporter, déplacer, cataloguer,...*¹».

* 1.5. Auschwitz : la symbolique et lieu de mémoire

En Europe, les traces de nombreux camps de concentration et d'extermination du système nazi -plus ou moins détruits- sont encore présentes. Pourtant de ces lieux de mort, le nom d'Auschwitz est perçu comme un symbole. Comme il a été dit, ce toponyme a même été employé par de nombreux scientifiques et penseurs pour désigner l'ensemble de la Shoah. Sans débattre de la pertinence de cette appellation, il semblerait alors que Auschwitz apparaîtrait comme un lieu particulièrement représentatif du processus de mort nazie. «*Auschwitz est certainement celui qui a pris le plus force de symbole, sans doute, comme le fait remarquer Pierre Vidal-Naquet, parce que le complexe d'Auschwitz était le plus grand et comportait à la fois des camps de concentration et des centres d'extermination. C'est en outre d'Auschwitz que sont sortis le plus de survivants*²».

La question n'est pas de faire une comparaison détestable entre les atrocités des différents camps, d'établir une hiérarchie ; mais de s'apercevoir que les images symboliques produites sont plus nombreuses dans un camp comme Auschwitz. Selon Charles S. PEIRCE,

1 - LINENTHAL Edward, *Preserving Memory - The Struggle to create Holocaust Museum*, New York, Viking Press, 1995, p 212 - 213.

2 - ENGEL Vincent, *Holocauste, shoah ou judéocide?*, Paris, Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah, décembre 2003 / janvier 2004, p 14.

la sémiotique se théoriserait en trois divisions : le symbole (le signe), la référence (la pensée) et le référent (l'objet). Ce mémoire n'a pas pour objet la science du symbole, nous laisserons donc les débats complexes la traitant. Mais cette définition fait apparaître le symbole comme un signe indépendant de la pensée. Il n'y a donc pas processus réflexif mais association.

Les médias populaires ayant «traité» des camps s'appuient majoritairement sur le site d'Auschwitz : de Anne FRANCK, à Steven SPIELBERG, en passant par Roberto BENIGNI... Même s'il ne s'agit pas forcément de documents faisant référence, ils ont participé, au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, à la création d'une culture populaire sur les camps nazis. Loin d'une réflexion sur la Shoah, ces productions véhiculent des images que nous connaissons tous. De même, aussi bien l'importance de la symbolique du construit et du visible est très forte (l'inscription *arbeit macht frei*, la porte d'entrée de Birkenau, la *Judenramp*, le mur d'exécution d'Auschwitz I,...) que la fonction symbolique mémorielle des camps d'Auschwitz-Birkenau : le *Monument international destiné aux victimes*, l'inscription au *Patrimoine Mondial de l'Unesco*,...

Cependant, l'oubli complet de Monowitz lors des visites sur le site est assez troublant alors que le complexe d'Auschwitz fonctionnait comme un ensemble pendant la guerre. Actuellement, les camps en tant que lieu de mémoire semblent fonctionner comme un dipytique : entre destructions et bâtiments conservés, images symboliques et absence, images saturées et silence.

* 2. Un monument non-intentionnel, où la dimension historique prédomine

La définition du «monument» dans un dictionnaire généraliste de langue française est toujours relatif à la question du temps, à son caractère historique, à la permanence d'actes passés dans la postérité. Le «mémoriel» serait alors un monument où la fonction commémorative est primordiale. Communément, à «monument», nous pensons à un *«ouvrage d'architecture ou de sculpture édifié pour conserver la mémoire d'un homme illustre ou d'un grand évènement¹»*, objets architecturaux si présents dans de nombreuses villes. Outre, la facture même de celui-ci (la définition peut aussi renvoyer à son aspect dimensionnel), le monument est toujours emprunt du non-visible. Ce, pour quoi, il a été édifié. Il est alors *«considéré pour sa grandeur, sa valeur ou sa signification²»*.

Mais le monument est-il toujours une réalité construite? La dimension mémorielle est-elle la seule valeur déterminante du monument? Par ailleurs, quelles modalités permettent de désigner sa valeur et sa grandeur?

2.1. Le camp, un monument non-intentionnel

*

La notion de «monument» est-elle pertinente dans le cas d'un camp? À l'exception des mémoriaux «prévus à cet effet» (sculptures, plaques gravées,...), l'espace du camp diffère des architectures ou sculptures habituelles, désignées comme «monument» pour leur qualités historiques, plastiques, symboliques... Le caractère mémoriel semble être la dimension intrinsèque de tout monument, ce qui validerait le camp comme un. Le monument, comme la mémoire est la relation entretenue entre le présent et le passé, omniprésent dans ce cas.

Nous pouvons distinguer les monuments «intentionnels» de ceux n'ayant pas eu, dès la construction, cette vocation. Bien sûr, comme

1 & 2 – Dictionnaire encyclopédique, Paris, Hachette, 1993, p 1216.

n'ayant pas eu, dès la construction, cette vocation. Bien sûr, comme le rappelle Aloïs RIEGL : *«tous les monuments intentionnels peuvent être simultanément considérés comme non intentionnels¹»*. Dans l'exemple d'une église ancienne, l'architecte ou le constructeur voulait satisfaire les exigences d'idéal, contemporaines à son époque. L'idée d'un legs artistique voulu aux périodes postérieures semble peu probable. Mais pour autant, cet édifice religieux peut nous apparaître comme un «monument» au regard des exigences actuelles, évidemment subjectives. *«Qu'ils soient intentionnels ou non, les monuments présentent une valeur de remémoration, et c'est pourquoi dans les deux cas, nous parlons de 'monument'²»*.

* 2.2. Auschwitz, une valeur historique prédominante

La valeur historique des camps s'impose d'abord. Ont été préservés les blocks d'Auschwitz, quelques infrastructures de Birkenau, un blockhaus à Monowitz,... Les traces des camps sont de précieux témoins face à l'histoire, des preuves d'une machine de mort sans précédent et des supports de travail pour les historiens. L'emplacement du bâti, les techniques de construction, l'organisation du camp permettent de dévoiler certains aspects de la logique concentrationnaire nazie.

Aloïs RIEGL définit le caractère historique d'un événement comme : *«tout ce qui a été, et n'est plus aujourd'hui. [...] Nous ajoutons encore à ce terme l'idée que ce qui a été ne pourra plus jamais se reproduire, et [...] constitué un maillon irremplaçable et indéplaçable d'une chaîne de développement³»*. Aussi bien le caractère inédit de la Shoah dans l'histoire que la tentative de destruction nazie des camps donnent à Auschwitz une dimension historique double et essentielle.

1 & 2 - RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 43.

3 - Ibid., p 37.

Ainsi, «*la valeur historique d'un monument réside dans le fait qu'il représente pour nous un stade particulier, en quelque sorte unique, dans le développement d'un domaine de la création humaine*¹». (L'ouvrage d'Aloïs RIEGL date du début du XX^{ème} siècle et traite principalement d'histoire de l'art. Le fait de parler de «création» semble alors malheureux dans le cas des camps nazis.) Ce qui importe n'est pas l'état actuel du monument, transformé ou détruit au fil du temps, mais son état initial voulu par ses constructeurs. «*La valeur historique est d'autant plus grande que se révèle dans une grande pureté l'état originel et achevé du monument, tel qu'il se présentait lors de sa création : pour la valeur historique, les altérations et dégradations partielles jouent un rôle perturbateur*²». D'un point de vue historique, l'état de ruine est regrettable : les informations intrinsèques au monument ne sont que difficilement exploitables mais donnent une valeur au bâti conservé encore plus grande (par exemple, la chambre à gaz/crématoire d'Auschwitz I n'a pas été détruite car utilisée comme abris anti-aériens).

Si la destruction apparaît comme un perte de l'intérêt historique d'un monument, pourquoi ne pas alors reconstruire un bâtiment à l'état de ruine (même partiel)? Du point de vue de la valeur historique, la conservation d'un monument doit être faite de la manière la plus conforme à l'original dans le but d'approfondir les recherches historiques futures. Le monument doit être aussi authentique que possible. «*Toute spéculation et toute reconstitution sont sujettes à l'erreur subjective. C'est pourquoi le document [...] doit être conservé en état, afin que les générations futures puissent vérifier nos essais de reconstitution, et éventuellement leur en substituer de meilleurs et de mieux fondés*³». Une sorte de principe de précaution s'applique alors dans l'intérêt historique du monument original. Par ailleurs, cette destruction recouvre aussi une dimension historique.

1 & 2 - RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 73.

3 - Ibid., p 74.

* 2.3. La ruine entre valeur d'ancienneté et valeur historique

Concernant les ruines de Birkenau, la valeur historique est ambiguë. Les amas de pierres et de béton témoignent d'un fait historique -et pas des moindres-, révélateur des visées nazies quant à la destruction totale d'un peuple. Il est impossible de rester impassible devant une telle scène, et cela nous mène à la réflexion, à la mémoire.

Ces ruines sont ambivalentes. Leur valeur historique est à la fois considérable : elles témoignent de l'aboutissement de la logique nazie. Mais par ailleurs, la destruction même des infrastructures (entre autres, les chambres à gaz) éradique les informations capitales qu'elles contenaient. Il n'est donc pas possible de répondre de manière tranchée à cette interrogation. Il y a une impossibilité dans ces ruines : entre essence même du pouvoir nazi et témoin impossible.

Face à un fait historique sans précédent comme la Shoah, les travaux d'Aloïs RIEGL trouvent leurs limites par le fait que la destruction y est presque toujours assimilée par l'auteur au temps s'écoulant. Dans le cas des camps nazis, la destruction des preuves de l'extermination des peuples atteint une dimension autre, dépassant de loin les simples dégradations habituelles (chimiques ou mécaniques) des monuments.

La limite de la valeur d'ancienneté d'un monument est mise en évidence en comparant les ruines d'un château fort médiéval et celles de Birkenau. Bien sûr, dans les deux cas nous ne pouvons en distinguer ni la forme, ni les logiques d'organisation, ni les processus techniques,...nécessaires à l'étude historique. Mais pouvons nous invoquer dans le cas des ruines de Birkenau une valeur d'ancienneté au sens où, cette valeur : *«n'est pas attachée à l'oeuvre en son état originel, mais à la représentation du temps écoulé depuis sa création, qui se trahit à nos yeux par les marques de son âge¹»*?

1- RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 45.

L'extermination de millions de déportés est une absence, un manque, une perte. Les ruines de Birkenau sont à cette image. Porteuse de sens, elles témoignent aussi d'un anéantissement violent et radical. En ce sens, la définition d'Aloïs RIEGL de la valeur d'ancienneté d'un monument n'est pas pertinente. L'ancienneté (témoin de l'action du temps) est associée par l'auteur aux lois de la nature altérant progressivement le monument et s'opposant aux créations humaines. Ainsi, la valeur d'ancienneté ne vise pas à protéger et figer l'état des ruines, mais à une continuelle action du temps. Cette conception semble s'opposer à au moins un des intérêts mémoriels d'Auschwitz : apprendre du passé ; et au témoignage historique de l'essence du la Shoah (la destruction des preuves de l'anéantissement).

* 2.4. Les mémoriaux, monuments intentionnels

Pourquoi édifier des mémoriaux si le camp en lui-même est un monument où la valeur historique tente de le pérenniser? Le camp ne se suffirait-il pas à lui même?

Tout d'abord, la création de monuments intentionnels est universelle et remonte à des temps très anciens. La visée de l'érection de monuments intentionnels est différente en fonction des cultures et périodes historiques. Dans l'Orient ancien, les monuments étaient le fait presque exclusif d'individus ou de familles. Alors que chez les Grecs ou les Romains apparaît le monument patriotique, d'avantage fédérateur.

Mais de manière générale, *«la fonction de la valeur de remémoration intentionnelle tient au fait même de l'édification qu'un moment ne sombre dans le passé, et le garde toujours présent et vivant dans la conscience des générations futures¹»*. On construit donc pour la postérité. La valeur de remémoration intentionnelle revendique

1- RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 85.

pour le monument «l'immortalité, l'éternel présent, la pérennité de l'état originel¹».

Bien sûr le caractère infini, immortel des monuments intentionnels est à relativiser : des nombreuses statues de la Rome antique, un grand nombre furent détruits au fil du temps. «L'action des agents naturels, qui s'oppose à la réalisation de cette exigence, doit donc être combattue avec énergie, et ses effets sans cesse contrés²». Chaque élément du monument intentionnel doit être préservé : une inscription disparue provoquerait une perte de sens. La restauration est donc le postulat de base de cette famille de monuments.

À cela s'ajoute un cadre législatif, en Europe, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, qui protège les monuments intentionnels contre les interventions destructrices de l'homme. Un environnement légal encadre donc leur pérennité.

* 2.5. Préserver ou reconstruire : un conflit

La fondation du musée d'Auschwitz-Birkenau présente de nombreux projets de conservation, réhabilitation et reconstruction sur l'ensemble du site d'Auschwitz : infrastructures, bâtis, objets, espaces naturels,...

Des baraquements détruits de Birkenau, seule une rangée a été conservée complètement et reconstruite (même partiellement) dans l'après-guerre, le bois d'origine étant réutilisé en Pologne pour loger des personnes sans-abri. Balayons tout de suite les interprétations négationnistes. Il n'est absolument pas question de parler d'un «Birkenau reconstruit». L'interrogation porte sur la manière de créer un lieu mémoriel et d'exposition cohérent dans des camps ayant des types de bâti divers.

Cet exemple met en exergue un premier conflit avec la valeur d'ancienneté du monument. Lors de la visite du site, il y a une confusion

1- RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 85.

2- RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 85 - 86.

3 - <http://en.auschwitz.org.pl>

entre le bâti reconstruit à l'identique et le bâti original. Il n'y a donc plus d'intérêt caractéristique de la valeur d'ancienneté : évolution de la matière, ensemble des caractéristiques qui rappellent le vieillissement d'un bâti,...

L'intérêt historique peut être valable dans le cas de reconstruction à l'identique, à partir de documents originaux précis. Le culte de la valeur historique reconnaît une pleine valeur documentaire au monument dans son état originel, mais donne une valeur limitée à la copie lorsque l'original est irrémédiablement perdu. *« Dans ce cas, un conflit insoluble avec la valeur d'ancienneté n'apparaît que si la copie ne se présente pas comme un auxiliaire de la recherche scientifique, mais comme un équivalent à part entière de l'original, prétendant à une même reconnaissance historique et esthétique. »*¹ Par ailleurs, cette reconstruction peut être expliquée par la fonction muséale du lieu. Le bâti conservé et reconstruit d'Auschwitz et Birkenau détient une valeur d'usage, bien sûr, détournée puisque reconvertie en lieu d'exposition. L'usage est bien sûr mis en retrait par rapport à la dimension historique du bâti, donc l'exposition ne doit pas affecter l'architecture même des lieux.

* 3. Conclusion

La mémoire navigue entre souvenirs individuels et dimension partagée. Au cours de la seconde moitié du xx^{ème}, la politisation de la mémoire met en avant le caractère collectif de la Shoah. La mémoire s'affirme alors comme composante essentielle de l'identité de nos sociétés actuelles. Au risque de n'être pas conforme au réel mais à ses signes, entraînant une perte de sens.

Les sites d'Auschwitz sont complexes et sont composés de différentes typologies de bâti. D'un point de vue mémoriel, la dimension historique prédomine par l'essence même des camps. En tant

1 – RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p 84.

que monument, ces espaces sont -bien entendu- non intentionnels mais recouvrent une dimension symbolique. Les ruines des chambres à gaz sont alors le paroxysme de la logique nazie par leur anéantissement lui-même. À l’empreinte du camp, s’ajoutent des mémoriaux intentionnels et un musée répondant à une transformation du lieu de mort en lieu témoin.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

* IV. CONCLUSION

Dans quelle mesure le témoignage renforce-t-il l'identité d'un lieu de mémoire?

Au regard des tentatives de destruction des preuves de la Shoah, la diversité des supports de témoignage semble s'imposer. Face à l'écueil de «l'image-toute», la confrontation de différents types de médias paraît ouvrir de nouvelles formes de représentation et permet de dépasser les lacunes et ambiguïtés propres à chacun.

Monowitz n'est pas un lieu de mémoire très fréquenté mais a été l'objet d'un des livres les plus lus de Primo Levi.

De même, les camps d'Auschwitz ont montré que le témoignage comme la mémoire ne fonctionnent jamais en terme d'absolu. Sa dimension politique consolide l'idée d'une mémoire commune, au risque d'une altération ou d'une perte de sens.

Les trois sites des camps d'Auschwitz fonctionnent aussi bien par les images auxquelles ils peuvent renvoyer que par le silence et l'absence qui leur est propre.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

- * Pour clore ce travail mais le mettre en perspective avec des questionnements permettant de l'approfondir, je voudrais citer une histoire juive d'un texte de Régine Robin.

«Quand le Baal Shem Tov avait une tâche difficile à accomplir, il se rendait à un certain endroit dans la forêt, allumait un feu et se plongeait dans une prière silencieuse ; et ce qu'il avait à accomplir se réalisait.

Quand, une génération plus tard, le Maggid de Meseritz se trouva confronté à la même tâche, il se rendit à ce même endroit dans la forêt et dit : 'Nous ne savons plus allumer le feu, mais nous savons encore dire la prière', et ce qu'il avait à accomplir se réalisa.

Une génération plus tard Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à accomplir la même tâche. Lui aussi alla dans la forêt et dit : 'Nous ne savons plus allumer le feu, nous ne connaissons plus les mystères de la prière, mais nous connaissons encore l'endroit précis dans la forêt où cela se passait, et cela doit suffire' ; et ce fut suffisant.

Mais quand une autre génération fut passée et que le Rabbi Israël de Rishin dut faire face à la même tâche, il resta dans sa maison, assis sur son fauteuil et dit : 'Nous ne savons même plus l'endroit dans la forêt, mais nous savons encore raconter l'histoire' ; et l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les pratiques de ses prédécesseurs.»

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

✱ **MEDIAGRAPHIE**

✱ **Bibliographie**

- AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003.
- AGAMBEN Giorgio, *Moyen sans fins - Notes sur la politique*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1995.
- ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972.
- BROAD Perry, *Mémoire du SS Pery Broad*, Cracovie, Collection Kz Auschwitz.
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Images Malgré Tout*, Paris, Les éditions de Minuit, 2003.
- HOŁUBOWSKA Aurelia, *Oświęcim and its vicinity*, Cracovie, Wydawnictwo Bezdroża, 2004.
- LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés - Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Arcades Gallimard, 1989.
- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.
- LEVINAS Emmanuel, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Rivage Poche, 1997.
- *Paroles de déportés - Témoignages et rapports officiels*, Paris, Bartillat, 2009.
- RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984.

- ROUSSET David, *L'Univers Concentratonnaire*, Paris, Les éditions de Minuit, 1965.

* - TRAVERSO ENZO, *Parler des camps, penser les génocides - La singularité d'Auschwitz - Hypothèses, problèmes et dérives de la recherche historique*, Paris, Albin Michel, 1999.

Bibliographie : revues

- *L'inactuel*, Paris, Nouvelle série, automne 1998.

- *Le Nouvel Observateur - La mémoire de la Shoah*, Paris, décembre 2003 / janvier 2004.

* - *Rouge*, n° 2096, janvier 2005.

Filmographie

- JAKUBOWSKA Wanda, *Ostatni Etap*, Pologne, 1947.

- LANZMANN Claude, *Shoah*, France, 1985.

- RESNAIS Alain, *Nuit et Brouillard*, France, 1955.

- GODARD Jean-Luc, *Histoire(s) du cinéma*, France, 1988 - 1998.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photographie p. 9 : Entrée de Birkenau
Goulven JAFFÈS

Imprimé le 05 janvier 2011, en dos carré-collé.
Typographies utilisées : Warnock Pro, Helvetica Rounded et Helvetica Condensed.